

Vingt-cinq ans de Quatrième Année

La quatrième année a tout particulièrement contribué, durant un quart de siècle (1909-1935), sauf les années d'interruption de la guerre, à accroître le prestige et à étendre le rayonnement de l'Ecole Normale de Bouzaréa.

Par elle, des traditions tenaces ont été fortifiées ; grâce à elle s'est encore vivifié l'esprit si original de la Maison. Des élèves-maîtres devenus professeurs ont formé à leur tour de nouveaux professeurs. Des sentiments d'ordre familial se sont entretenus, grâce à cette continuité et à ce rapprochement entre les promotions. Soucieux d'élever à leur niveau de futurs collègues et de précieux amis, les professeurs y ont donné le meilleur d'eux-mêmes ; ils ont puisé, légitime récompense d'un prodigieux labeur allègrement accepté, source de perpétuel enrichissement de leur valeur professionnelle, un renouvellement de leurs méthodes, un besoin de lectures et de recherches, une extension et un approfondissement de leur spécialisation dont bénéficiaient en retour les élèves des promotions normales.

La gloire des quatrièmes Lettres et Sciences enflammait, dès la première année, les secrètes ardeurs des **littéraires** et des **scientifiques** en puissance. Encouragés par les sollicitations souvent pressantes de leurs maîtres, ils y tendaient de leurs efforts encore incertains, de leurs rêves imprécis ou encore inavoués. Les normaliens vouaient aux « quatrios » une admiration d'autant plus vive, que ces aînés, quasi olympiens, leur **développaient** quelques cours sous le contrôle des professeurs communs.

Deux périodes nettement tranchées partagent l'histoire de la quatrième année ; **avant**, et **après** la guerre, l'esprit des études restant le même : un petit nombre d'élèves dans deux salles restreintes dont l'emplacement n'a guère varié, se livraient surtout à des travaux personnels.

Cent quatre boursiers sont passés par la quatrième année ; leurs destinées furent très variées et pour beaucoup brillantes. La plupart, et c'est naturel, sont devenus professeurs d'enseignement primaire supérieur ; certains ont accédé au secondaire ; d'autres ont suivi les hautes carrières administratives. La plus grande partie du personnel de Bouzaréa et des E.P.S. algériennes s'y est formée, ainsi que de nombreux maîtres de cours complémentaires et de directeurs d'écoles primaires.

Dès 1909, date de la création, professent en quatrième année Sciences : M. Daunois, reçu à l'Inspection Primaire en 1914 et actuellement directeur des Etablissements du second degré à Angoulême ; puis, M. Robert qui devait y exercer jusqu'en 1927 et M. Monville qui sera affecté en 1922 à l'Ecole Normale de Versailles. En quatrième année Lettres, M. Lepeintre enseignait l'histoire et la géographie ; M. Delassus, les auteurs français, et M. le Directeur ab der Halden, la morale.

Des générations d'avant guerre, peu d'élèves ont survécu à la tourmente ; la quatrième année a payé, elle aussi, un lourd tribut. Ont été tués à l'ennemi : Benoît (Sciences 1909-1910) ; Althusser (Sciences 1910-1912) ; Roure (Sciences 1911-1913), élève à Saint-Cloud (1913-1914) ; Foyer (Lettres 1912-1914) ; Neuville (Lettres 1912-1913) ; Roquet (1912-1913) ; Pellegri (Lettres 1914-1915) auxquels il faut ajouter Cier (Sciences 1909-1910), ancien professeur de l'E.P.S. de Maison-Carrée, et Sicart (Lettres 1914 octobre-décembre), professeur à l'E.P.S. d'Alger, décédés ultérieurement.

Des survivants : Maugendre (1909-1911 Lettres), élève à Saint-Cloud (1911-1913), licencié en philosophie en 1924, longtemps Inspecteur Primaire à Avignon, vient d'être, au dernier mouvement, délégué dans les fonctions d'Inspecteur d'Académie à Privas ; Hustach, qui succéda en 1932 à M. Dupuy comme directeur de l'Ecole Normale de Tunis, est aujourd'hui directeur de l'Ecole Normale de Draguignan ; Di Luccio (1910-1912 Lettres), élève à Saint-Cloud de 1912 à 1914, licencié d'histoire en 1921, admis à la session de 1936 au certificat d'aptitude à l'Inspection Primaire, reste une des figures les plus attachantes de Bouzaréa où il enseigna depuis bientôt 23 ans, dont seize en quatrième année, des centaines d'élèves-maîtres ; Verdy (Sciences 1911-1912) est professeur d'enseignement technique ; Loubignac (Lettres 1911), devenu officier interprète, puis passé au Service de l'Enregistrement, fut, au Maroc, un précieux collaborateur du Maréchal Lyautey ; Louchard (Sciences 1912), élève à Saint-Cloud de 1912 à 1914, a quitté le professorat pour entrer dans l'industrie ; Pestre (Lettres 1912-1914), après quelques années de fonctions à Bouzaréa, professe actuellement à l'E.P.S. du Boulevard Guillemin ; Gachie (Lettres 1913-1914), admis à Saint-Cloud en 1914, est Inspecteur Primaire à Avignon ; Mazoyer (Sciences 1913-1914 puis 1919-1920) dirige l'E.P.S. de Tizi-Ouzou ; Schlafmunter (1913-1914 Sciences), admis à Saint-Cloud en 1914, longtemps professeur à Bouzaréa, a remplacé le regretté Giorgetti au poste de Directeur de l'Ecole Normale Indigène ; enfin Moulias (1914 Sciences) est Intendant militaire de deuxième classe.

Après la guerre, une réforme entraîne la division du professorat en deux parties ; les deux quatrièmes années préparent comme autrefois à Saint-Cloud et en plus à la première partie ; le nombre des boursiers s'accroît.

A la reprise, en 1919, Simoneau, qui entre à Saint-Cloud l'année suivante et exerce actuellement à Bouzaréa, a le privilège certainement unique dans les annales pédagogiques de recevoir, seul en Lettres, l'enseignement de cinq professeurs, démobilisés comme lui. Pour la philosophie, M. Seror, maître bienveillant et si largement humain, dont tant d'élèves-maîtres conservent au plus profond d'eux-mêmes le souvenir ému et déférent ; en littérature, M. Lacroix, actuellement directeur de l'Ecole Normale de Limoges, et M. Lecarre, Inspecteur Primaire à Blida ; Di Luccio enseigne l'histoire et la géographie ; Biaggi Antoine, instituteur détaché pour l'enseignement de l'arabe, achève l'exercice d'une admirable activité, toute de dévouement, commencée en pleine guerre. M. Crouzet le remplace en 1920 et enseigne l'arabe régulier jusqu'à la suppression de la quatrième année. M. Pestre devient à son tour professeur de Lettres. En Sciences, MM. Robert et Monville reprennent leurs cours en Mathématiques et en

Physique et Chimie ; M. Berlande enseigne l'Histoire Naturelle ; admis à l'agrégation des Sciences Physiques en 1921, M. Berlande est aujourd'hui professeur à la Faculté des Sciences d'Alger.

En 1920, sortent Mazoyer, Raynaud, professeur de Sciences à l'Ecole Normale de Constantine ; Tubiana, professeur de Sciences à l'E.P.S. de Constantine. En 1921, ce sont : Giorgetti et Oriol, en Sciences ; Choucroun, depuis démissionnaire, et Calmon, professeur de Lettres à l'E.P.S. du Boulevard Guillemin.

La quatrième année Lettres se glorifie, à l'issue de l'année 1921-1922, d'un succès retentissant : non seulement les deux boursiers Giuliani et Petit-Colin sont admis à Saint-Cloud, mais aussi Disdet, élève de troisième année, section des libérés du service militaire, auditeur en quatrième année ; Giuliani est devenu Inspecteur Primaire à Largentière ; Petit-Colin, professeur en Indochine, et Disdet, professeur à Bouzaréa.

Un changement important intéresse le personnel enseignant. M. Berthin remplace M. Lacroix. M. Schlafmunter, à la suite de M. Berlande, enseigne l'Histoire Naturelle, et Giorgetti, la Chimie après M. Monville. La Physique est enseignée par M. Batisse.

C'est alors la succession des élèves laborieux ; chaque année apporte un contingent de succès à Saint-Cloud ou à la première partie du professorat. Chamayou (1921-1923 Sciences), élève de Saint-Cloud de 1923 à 1925, est professeur à l'E.P.S. de Maison-Carrée ; Bouvier (1922-1924 Lettres), Saint-Cloud 1925-1927, est directeur de l'Ecole Normale d'Alençon ; Brunot (1922-1924 Lettres) est Inspecteur Primaire à Saint-Claude ; Puget (1922-1924 Sciences) est professeur de Chimie à Bouzaréa ; Cardona A. (1923-1924 Sciences) est professeur à l'E.P.S. de Maison-Carrée ; Degioanni (1923-1925), professeur d'agriculture aux Ecoles Normales de Bouzaréa ; Isnard (1923 Lettres), professeur à l'E.P.S. de Maison-Carrée, reçu le premier à la deuxième partie du professorat, section d'histoire et géographie, ainsi que le sera un peu plus tard Ferrier (1925-1927 Lettres)-Saint-Cloud 1928-1930), actuellement professeur à l'Ecole Normale de Colmar ; tous deux les plus dignes disciples de M. Di Luccio.

Puis, tour à tour, sortent Piovanacci (1923-1925 Lettres) ; Toma (Sciences) ; Camou (Lettres) ; Fix (1924-1926 Lettres) ; Julia (1926-1927 Lettres) ; Kacer (Sciences) et vont par la suite exercer dans diverses E.P.S. de la Colonie. Matthieu (1924-1925 Sciences), professeur d'Ecole Normale d'Obernai ; Groborne (1924-1926 Sciences) entrent à Saint-Cloud ; Labarraque (1926-1928 Sciences) deviendra professeur d'Ecole Normale technique, et Saïd (1926-1927 Sciences), professeur au Lycée.

Par la suite, le nombre des professeurs est successivement réduit. Di Luccio continue à assurer la préparation écrasante d'un programme toujours plus chargé d'histoire et de géographie. M. Buret, qui a remplacé M. Seror, nommé à Paris, quitte à son tour l'Ecole pour de plus hautes fonctions : admissible à l'agrégation de philosophie, admis à l'Inspection Primaire, il devient directeur de l'Ecole Normale de Quimper puis d'Aix. Il est aujourd'hui Inspecteur primaire à Alger. M. Coisy le remplace dans l'enseignement de la psychologie et l'explication des auteurs philosophiques ; il prépare avec succès l'examen d'Inspecteur primaire. Après le départ de Berthin, nommé Directeur de l'E.P.S. de Mascara, Disdet est chargé seul

de l'étude de tous les auteurs de littérature. Après la nomination de M. Robert à la Direction de l'E.P.S. de Batna, Batisse assume l'enseignement des mathématiques.

Aucun changement n'affectera le personnel de la quatrième année jusqu'à la suppression.

Réussissent dès 1927: Aumaître (1927-1929, Sciences), Saint-Cloud (1927-1931), Cardona (1^{re} Partie), Blanc (1928-1929, Lettres, 1^{re} Partie), Mënicucci (Lettres), Rey Auguste (1928-1930. Ce dernier prépara, après Saint-Cloud, l'agrégation d'Histoire Naturelle. Il vient d'être nommé au Lycée d'Alger. Rémégis (1929-1931, Lettres), au sortir de Saint-Cloud (1931-1933), démissionne et est actuellement commissaire de police à Tizi-Ouzou. Séchaud (1929-1931, Sciences) devient Professeur d'Ecole Normale Technique. Lavina (1930-1932, Sciences), Michel (1930-1931, Lettres) et Rey Louis (1930-1932, Sciences) sont respectivement professeurs à Sidi-bel-Abbès, Tizi-Ouzou et Boufarik. Botella (1931-1933, Lettres), professeur à l'Ecole Normale de Mirecourt, et Yacono (1931-1932, Lettres), professeur à Boufarik, entrent à Saint-Cloud. Bonnefin (1933-1935, Lettres) clôturant une longue liste, dernier représentant de la quatrième année, entre à Saint-Cloud en 1935.

Un décret aux fins d'économie borne la carrière de la quatrième année ; ce fut un coup rude pour les professeurs et pour les élèves qui y aspiraient. Aucun regret, aucune amertume ne devant entacher l'illustration des pages glorieuses et émouvantes de l'Ecole, on ne peut que souhaiter le rétablissement de cette institution qui fut et reste l'orgueil de notre Maison et qui a permis de classer Bouzaréa dans les toutes premières Ecoles Normales de France.

C. DISDET,

Professeur aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

Un apôtre : Jean Quilici

En 1912, le Gouvernement Général de l'Afrique occidentale française ayant résolu de communiquer une impulsion nouvelle à son service d'Enseignement, estima que le plus pressé était d'assurer, dans les meilleures conditions possibles, la formation des maîtres indigènes. Il plaça sous son contrôle immédiat l'Ecole Normale d'Instituteurs qui, jusque-là, n'avait été qu'une dépendance du Collège de Saint-Louis, et la transféra dans l'île de Gorée, à proximité de Dakar ; en même temps, il se mit en quête d'un directeur qualifié : l'Algérie, à qui il s'adressa, lui désigna Jean Quilici, alors directeur de l'Ecole annexe de la Bouzaréa.

Ce fut là, pour l'Afrique occidentale française, une bonne fortune. Jean Quilici résumait en sa personne toute l'expérience acquise par l'Algérie dans le domaine de la pédagogie des écoles d'indigènes. Cet homme, d'une intelligence pénétrante et d'une culture solide, qui aurait pu affronter avec succès des concours difficiles, s'était entièrement voué à sa tâche professionnelle ; il avait scruté jusqu'au fond l'esprit de toutes les disciplines, il dominait sans effort tous les problèmes de méthode, il saisissait du premier coup d'oeil les nécessités et les conditions de l'adaptation au milieu. En un tourne-main, l'Ecole Normale de Gorée se trouva transformée : son plan d'études cadrait désormais avec les exigences de l'activité locale, son enseignement était rajeuni dans tous les sens, une vie intense l'animait. Il m'a été donné, au cours de ma carrière, de rencontrer bien des individualités remarquables, parvenues dans leur spécialité à un rare degré de perfection et de rayonnement : je ne connais personne qui m'ait donné l'impression d'une plus sûre maîtrise.

*4

Mais on n'a rien dit de Quilici, tant qu'on a mis en lumière sa seule supériorité technique. L'homme en lui était admirable. Une sorte de héros, capable de tous les courages. Le climat l'éprouvait durement, il souffrait notamment de crises d'estomac fort pénibles : jamais il n'a consenti à se reposer ni même à se soigner, jamais il n'a fait fléchir la règle de vie ascétique qu'il avait choisie. Dans cet îlot de Gorée, d'où toute distraction était absente, il était levé le premier, bien avant l'aube, et couché le dernier ; c'est à peine s'il prenait le temps de manger. On regardait comme des événements ses voyages à Dakar : il ne se séparait de son rocher que pour affaires tout à fait urgentes, entre deux chaloupes. Ce scrupuleux eût pensé commettre la pire des fautes en dérochant à sa mission une minute de son temps et de son attention.

Pourtant, cet ermite, qui semblait s'être placé en dehors de l'existence commune, avait un sens merveilleux de la vie. Derrière l'Ecole qu'il

dirigeait, il ne cessait de voir l'immense pays à qui notre enseignement devait servir de ferment, et il devinait, lui le sédentaire, oui vraiment, il devinait la variété des régions et des horizons de travail, la complexité des régimes économiques et sociaux, l'infinie diversité des âmes collectives. Dans l'Ecole même, il jugeait avec une surprenante perspicacité ses collaborateurs, possédait l'art de demander à chacun ce qu'il était le plus apte à donner ; il connaissait un par un tous ses élèves, cependant nombreux, mêlés, souvent mystérieux, et pour tous il était un véritable directeur de conscience, d'une clairvoyance redoutée, d'une bienveillance inépuisable. Les chefs des services d'enseignement dans chaque colonie du Groupe pouvaient se fonder aveuglément, pour le placement des élèves-maîtres sortants, sur les notes qu'il leur transmettait : son jugement psychologique, au cours des sept ans qu'il a passés auprès de moi, n'a pas été une seule fois en défaut.

Son coeur, sans doute, lui révélait ce qui risquait d'échapper à sa vision intellectuelle. Son coeur ardent, frémissant, son coeur demeuré si jeune, et prompt, en dépit de l'âge qui venait, aux fougues enthousiasmes comme aux nobles indignations. Je garde de lui un gros paquet de lettres : quelle fraîcheur de sentiment ! que de passion généreuse dans les moindres mots ! Et quelle flamme d'apostolat circule à travers son écriture nette **et** menue !

De l'apôtre il avait jusqu'à l'allure qu'on prête traditionnellement à ce genre de personnage. Une haute stature harmonieuse, imposante, un visage d'un modelé à la fois vigoureux et délicat, encadré d'une barbe grisonnante ; surtout, un regard étrangement lumineux, tantôt éclatant, tantôt d'une émouvante douceur. Nul n'échappait à son prestige ; jeunes et vieux l'auraient suivi au bout du monde, et je suis en mesure d'affirmer qu'au fond de la brousse africaine, les instituteurs indigènes qu'il a formés, modelés de ses mains puissantes, traités comme ses enfants, gardent à sa mémoire une tendre piété.

On ne finirait pas d'énumérer ses vertus : sa droiture constante, sa franchise, la fidélité de son amitié, son désintéressement. Il a été sur les champs de bataille ce qu'il était dans les travaux de la paix, et les récompenses qu'il a obtenues au front l'attestent amplement. Appelé à servir en Syrie après son départ de l'Afrique occidentale française, il y a fait preuve des mêmes qualités, répandu les mêmes bienfaits, et c'est là qu'il a succombé, d'une maladie contractée dans l'exercice de ses fonctions, lui qui, par toute sa vie de dévouement, semblait en effet destiné à ne tomber qu'au champ d'honneur.

La Bouzaréa peut être fière de Jean Quilici, qui a fait si largement rayonner ses méthodes et son esprit. Pour moi, je la remercie de cette occasion qu'elle m'a donnée de rendre hommage à un être d'élite que j'ai eu comme compagnon de luttes sous des cieux ingrats et que j'ai aimé comme un frère.

Georges HARDY,

Ancien Inspecteur général de l'Enseignement en A.O.F.,
Ancien Recteur de l'Académie d'Alger,
Recteur de l'Académie de Lille.

Notre école annexe

Comme l'Ecole Normale elle-même, l'Ecole Annexe a subi, avec le temps, bien des transformations. Ecole à classe unique à ses débuts, elle est devenue, par suite de l'augmentation de son effectif, une école à trois classes d'Européens et une classe d'initiation, spéciale aux Indigènes, que des considérations d'ordre pédagogique ont consacrée dans son rôle de classe à plusieurs cours.

Elle fut et demeure avant tout « l'atelier pédagogique » de la maison et a contribué, dans une large mesure, à la formation professionnelle des générations de normaliens qui se sont suivies. Elle fut aussi, pendant longtemps, pour les localités avoisinantes : Chéragas, Dély-Ibrahim, Saoula, El-Biar même, un véritable centre d'attraction par la faveur que lui valurent, au Brevet Elémentaire et au Concours d'entrée à l'Ecole Normale, les succès de son Cours Complémentaire. Par la suite, El-Biar parut plus indiqué à l'Administration, comme siège de cours complémentaire, pour remplir l'office jusqu'alors tenu par Bouzaréa. Mais toujours, avant comme après la guerre, le nombre des admissions au certificat d'études se maintint avec régularité à un niveau très honorable.

L'influence de l'Ecole Annexe s'exerce naturellement d'une façon permanente et plus profonde sur le village de Bouzaréa. Si, comme la plupart des écoles, elle a fourni son léger contingent de fonctionnaires, ses élèves se sont surtout orientés vers la culture et les professions manuelles. A cet égard il suffit, pour se convaincre de son bienfaisant effet, de constater les améliorations surgies d'initiatives jeunes, là où les enfants ont succédé aux parents. Et si nous ajoutons que la petite bibliothèque scolaire, progressivement enrichie, a diffusé dans les milieux locaux la pensée française sous ses aspects les plus divers, nous serons sans doute en droit d'affirmer qu'au point de vue de l'instruction, l'Ecole Annexe a rendu de grands services à la population espagnole et à la population arabe de Bouzaréa.

Un service non moins important est celui que l'Ecole peut enregistrer, auprès des Indigènes, par son action heureuse sur l'hygiène. Certes le groupement de la Tribu vit encore, à bien des égards, dans des conditions défectueuses ; mais la propreté corporelle comme celle de l'habitat ont réalisé d'incontestables progrès et la confiance en l'autorité du médecin français met de plus en plus en échec l'empirisme des guérisseurs et des matrones.

Dans son ensemble, la population *de Bouzaréa est pauvre*. Ce n'était donc pas assez de lui offrir l'instruction, bienfait à échéance loin-

taine. L'Ecole Normale l'a compris et tous les chefs qui s'y sont succédé ont eu à coeur de lui manifester la bonté de la France de façon immédiate. C'est pourquoi tous les enfants qui le désirent, Européens et Indigènes, trouvent à la Cantine Scolaire, gratuitement, le réconfort d'un repas chaud et substantiel. De sorte que l'Ecole Annexe n'est pas seulement la maison où l'on s'instruit, mais celle aussi où l'on apaise sa faim. Inappréciable service, discrètement rendu aux familles nécessiteuses et d'ailleurs hautement prisé. Depuis de nombreuses années, cette générosité quotidienne se complète, au début de l'hiver, par une distribution de vêtements chauds : nouveau témoignage tangible de la sollicitude du pays pour ses enfants déshérités. Les enfants de toutes origines qui se coudoient sur les bancs de l'école contractent, dès le jeune âge, des liens de camaraderie qui sont certainement pour quelque chose dans l'harmonie qui règne à Bouzaréa entre les divers éléments de la population, en fréquente collaboration et en cordiale entente dans les travaux exécutés en commun. Car ce n'est pas un des moindres bienfaits à porter à l'actif de l'école que celui d'avoir donné de bonne heure à tous l'amour et le goût du travail, réduisant ainsi le nombre des flâneurs et atténuant les navrantes misères dues à la paresse.

Nous pouvons donc dire, avec quelque fierté, qu'en faisant connaître et aimer la France, l'Ecole Annexe concourt à la grande mission de progrès moral et social entreprise par notre pays dans l'Afrique du Nord.

P. MAGNOU,

Directeur honoraire de l'Ecole Annexe de Bouzaréa.

Bouzaréa et les études berbères

La plupart des berbérissants de ces quarante dernières années sont d'anciens élèves de la Section Spéciale de l'Ecole Normale de la Bouzaréa.

Ce fut d'abord Boulifa qui réunit des matériaux encore utiles sur la région où il est né, en Grande Kabylie, et sur Demnat au Maroc. Ce fut également Nehlil qui étudia le parler de Ghat, et aussi Abès, qui donna quelques renseignements sur les parlers du Moyen Atlas Marocain.

Biarnay dont le rôle est nettement plus marquant, réalisa déjà une belle oeuvre avec, essentiellement, deux gros volumes, le premier sur Ouargla et le second, plus moderne d'esprit, sur les parlers du Rif. Avec des formules également plus récentes, Loubignac étudia la langue des Izayan et Rénisio celle des B. Iznacen, des Rifains, et des Senhaja de Srair.

Mais les oeuvres capitales sont celles de Destaing et de Laoust. A Destaing qui, par ailleurs, possède encore de nombreux feuillets inédits, on doit, notés avec une minutie et classés avec une rigueur scrupuleuse, d'abondants renseignements sur les parlers de la montagne de Blida, de la région du Chélif, de l'Oranie, du Maroc oriental et sur ceux des A. Seghrouchen et des Ida ou Semlal. Quand à Laoust, on lui doit, suivant une formule moins stricte et plus rapide, la plus riche documentation, ethnographique surtout, qui ait été réunie sur le Maroc berbère et dont les éléments se trouvent principalement dans les quatre ouvrages consacrés aux Ntifa, aux mots et choses berbères, aux feux de joie et à la transhumance dans le Moyen Atlas.

En somme, c'est l'Ecole Normale de la Bouzaréa qui a fourni à René Basset la presque totalité de ses élèves berbérissants et c'est à la Bouzaréa que ceux d'entre eux qui n'étaient pas berbères, ont appris les premiers mots de cette langue. On ne saurait mieux dire l'intérêt qu'a eu et que peut avoir encore l'enseignement du berbère qui est donné à la Section Spéciale.

André BASSET,

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger.

Samuel Biarnay

Fils d'un instituteur des Hautes-Alpes venu exercer ses fonctions à A in-Tolba (Oran), Samuel Biarnay, élève-maître, puis sectionnaire, sortit de Bouzaréa en 1899 pour exercer ses fonctions d'instituteur à la Kalaa des Beni-Rached (Oran), petite bourgade où il se perfectionna dans la connaissance et la pratique de la langue arabe. Mais il n'y resta pas longtemps : le Sahara l'attirait et surtout cette population mozabite si renfermée qu'on ne connaissait qu'à peine sa langue. Il fut nommé à Ouargla.

C'est là qu'il se révéla comme linguiste de haute classe. Il fit une étude complète du dialecte berbère du Mzab dans un ouvrage : **Étude sur le dialecte berbère de Ouargla, qui lui** valut les félicitations de tout le monde savant orientaliste. Il aurait pu, en même temps, donner, sur les moeurs des Mozabites, leur état social, etc..., plusieurs ouvrages dont il possédait les éléments : il se borna simplement à l'étude du mariage mozabite qu'il publia dans son ouvrage linguistique — car il ne voulait rien faire paraître qui ne fût bien au point.

*
**

Déjà, d'ailleurs, le Maroc exerçait sur lui la fascination du mystère. Les puissances européennes tournaient autour de ce pays, proie attirante et dangereuse à la fois, qui ne devait son indépendance — dont il usait si mal — qu'à la concurrence des grandes nations voisines. Pour la France, il y avait une raison péremptoire de s'installer au Maroc qu'on dut reconnaître à Algésiras. En attendant, le Maroc restait enfermé dans son anarchie mortelle et, seuls, des héros de la trempe de Foucauld se hasardaient à le traverser au risque quotidien d'y laisser la vie.

Biarnay rêva d'abord de se rendre, par le Sahara, à Fès, déguisé en Ouargli. Sa connaissance du berbère lui aurait permis sans nul doute de passer d'une tribu à l'autre, jusqu'aux portes de Fès. Une offre de son fidèle ami, René Leclerc, vint troubler ses projets en 1905: celui-ci l'appela à Tanger. Biarnay n'hésita pas ; il abandonna l'administration et se rendit à Tanger aussitôt. Et alors commença pour lui une vie splendide et rude à la fois, riche d'action et de périls, ardente et désintéressée. **C'était e l'aventure** » avec la noblesse en plus, le risque permanent couru pour une bonne cause.

Henri Popp, qui venait de créer l'entreprise des télégraphes chéri-fiens, avait besoin d'un second capable de l'aider à la fois dans la partie technique et administrative de l'affaire, dans les relations avec les indigènes et avec le Makhzen. Biarnay avait été, pendant son service militaire,

sapeur télégraphiste ; il connaissait à fond l'arabe et le berbère et, surtout, il savait comment on vit avec les Arabes et les Berbères. On ne pouvait trouver meilleur collaborateur pour Henri Popp. Quatre ans après, ce dernier mourut, et notre camarade resta directeur de l'entreprise jusqu'en 1914.

Or, ce n'était pas une de ces entreprises vulgaires dont le but est de gagner de l'argent et de verser des dividendes comptables à de bons bourgeois provinciaux ou à des banques parisiennes. Il s'agissait d'une concession faite par le Sultan, avec monopole, de l'exploitation des télégraphes du Maroc. Biarnay, après Henri Popp, devenait le Ministre des Télégraphes du Maroc. Il installa la T.S.F. tout le long de la côte, les fils télégraphiques partout où les tribus n'éprouvèrent pas le besoin de couper les poteaux, et, enfin, un système de courriers à pied (reqqâs) qui comblaient, le cas échéant, les lacunes du réseau « avec fil ».

A cette organisation des télégraphes, Biarnay ajouta la poste chérienne qui concurrença victorieusement les postes espagnole, anglaise, allemande et française installées par les consuls.

Enfin, Biarnay paracheva son oeuvre en organisant encore le service des colis-postaux d'une façon remarquable. C'est tout cela que les P.T.T. français trouvèrent sur pied en 1912 et qu'ils exploitèrent à leur tour complètement en 1914.

Ce schéma, qui pourrait servir de thème à un développement instructif et curieux, met en relief les qualités de créateur et d'organisateur de Biarnay. On voit par là la puissance de travail dont il était capable et la faculté extraordinaire qu'il possédait de s'adapter à tout travail, à toute situation nouvelle. Nous le verrons, quelques années plus tard, accomplir avec autant d'aisance un rétablissement du même genre. Mais n'anticipons pas.

Ce qu'on s'imagine difficilement même, et surtout dans le Maroc d'aujourd'hui doté de routes superbes, de chemins de fer électrifiés, de cars rapides, de télégraphes sans nombre, dans ce Maroc éminemment confortable, tel que l'a fait Lyautey, c'est l'ensemble de difficultés que la nature et les hommes opposaient à la réalisation des plans magnifiques de Biarnay. On traversait alors les rivières à gué, on transportait le matériel à dos de chameaux sur des pistes incertaines, on voyageait à cheval ou à mule — avec la permission de tribus turbulentes... ; la moindre chose qui sorte de l'ordinaire — de la gaïda, comme on dit au Maroc — coûtait des trésors de patience et d'efforts sans qu'on pût toujours réussir. Alors Biarnay partait avec une petite caravane, habillé en marocain, vivant exactement comme un voyageur indigène, et il allait de ville en ville, installant sa T.S.F. non sans avoir prié caïds, pachas et notables d'admettre et de protéger cette nouveauté que le peuple regardait avec méfiance. Ce n'était pas sans risques qu'on campait le soir, en pleine brousse, ce n'était pas toujours des amis qu'on rencontrait sur la route. Et quand la pluie se mettait de la partie, inondant les vastes plaines marécageuses, on se demandait quand et comment on sortirait de la boue gluante du tirs et du hamri.

Du côté du personnel, autres préoccupations. Il fallait trouver et encourager de bonnes volontés, les envoyer et les maintenir dans les villes entièrement indigènes où les guettaient le cafard et aussi l'animosité toujours en éveil de quelques fanatiques musulmans.

Biarnay et ses collaborateurs immédiats (dont Castells, ancien camarade de l'Ecole Normale d'Alger) payaient d'exemple. Toujours sur la brèche, infatigable et souriant, simple et bon avec tous, comprenant rapidement, à fond, la cause de tous les accidents et de toutes les attitudes, il obtenait de son personnel français ou indigène un dévouement sans bornes, et de son organisation un rendement incroyable.

*
**

Mais il ne faudrait pas voir trop simplement, dans Biarnay, un créateur, un organisateur, un animateur de l'Office Chérifien des P.T.T. Il fut bien autre chose qu'un bon ouvrier qui a réussi dans sa technique un chef-d'oeuvre indiscuté. On ne doit pas oublier que, pendant la période qui précéda l'instauration du Protectorat, les puissances luttèrent d'influence auprès du Makhzen et du peuple. Chacune d'elles tendait à acquérir du prestige aux yeux du Maroc, celle-ci par la munificence de ses agents, celle-là par ses fournitures d'armes, telle autre par une visite tapageuse de son souverain à Tanger. La France avait Biarnay qui était partout avec ses télégraphes et sa poste. La France, sans qu'il lui en coûtât un centime, par surcroît, en gagnant la reconnaissance du Sultan, détenait le Ministère des P.T.T. au Maroc. Peut-être dira-t-on un jour comme il convient le rôle considérable que notre camarade joua à l'époque où la Panther rôdait devant Agadir, à l'époque où Casablanca était bombardée, puis occupée par nos marins d'abord, ensuite par nos troupes de l'armée de terre. Celui qui avait alors en main toutes les communications télégraphiques et pouvait encore recevoir des messages de T.S.F. que ne lui adressaient certainement pas les adversaires de notre action, sut en faire profiter complètement son pays à qui il rendit ainsi un immense service.

L'occupation de la Chaouia, puis l'extension et le développement de notre action militaire permirent à Biarnay, — et lui en imposèrent aussi le devoir, — d'intensifier l'exploitation de sa poste et de ses télégraphes. A Fès, les événements sanglants de 1912 le trouvèrent avec ses télégraphistes dont la défense est restée célèbre. A deux reprises, d'abord avec des Marocains fidèles, puis avec une patrouille, faisant le coup de feu lui-même, Biarnay tenta de dégager les assiégés. Il eut la satisfaction d'en sauver quelques-uns. Sa belle conduite dans cette circonstance fut l'occasion de lui faire avoir la croix de Chevalier de la Légion d'Honneur qu'il avait déjà largement méritée auparavant.

*
*

Cependant, le Protectorat s'organisait et dotait le Maroc d'une administration régulière. Les P.T.T. métropolitains devaient normalement prendre l'exploitation de l'Office Chérifien. Celui-ci, d'ailleurs, cessait d'être un instrument d'influence et de combat : ce fruit, en grossissant, perdait sa saveur. Biarnay ne tenait en aucune façon à devenir un employé des P.T.T. Les télégraphes n'avaient pas été pour lui un but de son activité, mais, seulement le moyen d'assurer à la France un avantage matériel et moral en vue de la conquête du Maroc. Aussi passa-t-il la main à un nouveau directeur des P.T.T. plus technicien, uniquement technicien.

A cette occasion, son beau caractère se révéla une fois de plus : il ne consentit à laisser la place à un successeur que lorsqu'il fut assuré que tous ses collaborateurs, depuis le plus humble domestique jusqu'à ses adjoints les plus élevés en grade, avaient obtenu, soit dans les P.T.T., soit ailleurs, une situation au moins équivalente à celle qu'ils avaient auprès de lui.

Lyautey attendait avec impatience que cette liquidation fût accomplie car il avait besoin de Biarnay pour une autre affaire très importante. Il bouscula sans aménité les porte-plumes qui présentaient des objections sur les formes de l'intégration du personnel de Biarnay dans les cadres de la nouvelle administration et, récupérant l'homme d'action intelligent qu'il avait apprécié, il lui confia la réorganisation des Habous.

C'était, dans un autre domaine, sur un autre plan, inviter notre camarade à recommencer une oeuvre aussi difficile que celle qu'il avait réussie avec les Télégraphes.

Les Habous, ou biens de mainmorte religieuse, sont destinés, en gros, à assurer matériellement l'exercice du culte, à couvrir les frais d'entretien des mosquées, à rétribuer les innombrables clercs qui récitent et dirigent les prières, à donner un traitement aux professeurs de droit et de théologie. C'est une administration indépendante, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en matière financière, étant nettement établie.

Les Habous, au début de 1914, quand Biarnay fut chargé de les réorganiser, se trouvaient dans la plus lamentable situation. Ces biens, inaliénables par définition, étaient dilapidés du fait de l'incurie et de la vénalité des fonctionnaires marocains chargés de leur gestion. Des Marocains de droit commun, des Marocains protégés de puissances étrangères, des Européens de toutes provenances, s'étaient emparés frauduleusement de biens habous considérables. Le gouvernement aurait pu, en droit strict, se désintéresser d'un problème administratif qui concernait trop étroitement le culte musulman et laisser aux Marocains la responsabilité de la gestion des biens de mainmorte. Mais nos protégés ne l'entendaient pas de cette oreille et, puisque nous avons accepté d'étendre sur eux notre tutelle, ils n'admettaient pas que, sur la question religieuse, celle qui leur tenait le plus à coeur, nous nous déroberions. C'était donc là un problème délicat : un chrétien était appelé à réorganiser les biens habous pour le bénéfice du culte musulman. On se rend compte aisément du doigté incomparable dont il fallait faire preuve.

Biarnay accepta cette charge nouvelle, qui était loin d'être une sinécure. Il avait depuis longtemps la confiance des Marocains, condition essentielle de réussite. Il connaissait admirablement la mentalité des gens du pays, ruraux et citadins. Il n'ignorait pas non plus le gâchis administratif indigène et l'imbroglio des Habous. Il lui restait à apprendre à fond le droit musulman et sa jurisprudence en matière de biens fonciers et de biens de mainmorte. Ce fut vite fait et bien fait. Si retors que fût un citadin marocain, il ne parvenait pas à le circonvenir. Et c'est dans cette circonstance qu'il fut permis, encore une fois, de constater l'admirable souplesse de cette intelligence claire et précise. Biarnay, en toute chose, distinguait, du premier coup, l'essentiel de l'accessoire, le pratique de l'idéal ; il savait, dès qu'il abordait une affaire, donner à chaque élément sa valeur relative.

Pas d'idées préconçues chez lui, pas d'intérêt personnel non plus sous aucune forme : sa pensée restait pure et libre comme l'air des hautes cimes.

En un tournemain, il mit sur pied l'organisation des Habous, gagnant à la bonne cause des fonctionnaires qui, autrefois, eussent été de vils concussionnaires, « emballant » le vizir des habous dont il devait parfois calmer l'ardeur, s'occupant aussi bien de tracer les grandes lignes de la nouvelle administration que de surveiller les détails de son fonctionnement. Il sut encore, chose qui semblait alors impossible, mettre les consuls étrangers dans son jeu pour annihiler les méfaits possibles de la « protection ». Tous les « mangeurs » de Habous, protégés ou non, devaient se mettre en règle. En quelques mois, l'affaire était sur pied. Il ne restait qu'à amplifier l'oeuvre d'assainissement financier et de se mettre à gérer dans les meilleures conditions les biens considérables des Habous.

La déclaration de guerre 1914 surprit Biarnay au plus fort de sa tâche. La question se posa, on s'en souvient, d'abandonner le Maroc, tout au moins de se replier sur la côte. C'était un ordre de Paris qui, une fois encore, donnait des ordres d'autant plus impératifs que sa compétence était nulle. On savait bien, au Maroc, que le moindre repli était fatalement un abandon rapide et total. Lyautey consulta alors tous les Français, civils ou militaires, qui connaissaient le pays. Cet homme, qui avait le goût de la responsabilité et du libre commandement, recherchait toujours des conseils avant de prendre une décision importante. Ici, l'enjeu de sa décision était énorme : devait-il obéir à Paris et perdre sûrement le Maroc, ou bien, refuser de se replier pour conserver intacte la conquête française ? Journée tragique, suivie d'une nuit tout aussi dramatique. Biarnay, en toute simplicité, dit alors à Lyautey qui lui demandait son avis : « Si vous abandonnez le Maroc, je lève des partisans, je crée des corps francs et nous le garderons ! » Il était de trempe à le faire. Lyautey fut vivement impressionné. L'âme du nouveau Maroc venait de s'exprimer. Le Résident général, intuitivement, donnait déjà raison à Biarnay. Il consulta encore les uns et les autres, puis il répondit à Paris qu'il envoyait ses meilleures troupes dans la Métropole, mais qu'il conservait le Maroc tel qu'il était à ce jour.

Et le travail titanesque commença qui imposait à tous un dévouement sans bornes et une bonne humeur constante. On garda le Maroc avec quelques territoriaux, des légionnaires, des Sénégalais et des tirailleurs qui attendaient là l'heure d'aller relever leurs camarades dans les Ardennes et dans la Somme. On agrandit même la surface pacifiée du pays **et on** l'organisa de mieux en mieux. Biarnay, condamné à la vie sédentaire, en profita pour écrire son ouvrage inégalable concernant **les dialectes berbères du Rif**, qui parut en 1917.

La grippe espagnole l'emporta le 10 octobre 1918 sans qu'il ait eu le bonheur de partager l'ivresse de l'Armistice. Il mourut en stoïcien. Il avait à peine la quarantaine.

*

On n'a dépeint, jusqu'ici, que l'homme d'action. **Il** faut dire encore que Biarnay était un savant, au vrai sens du mot, et qu'il a laissé derrière lui une oeuvre scientifique solide, une oeuvre que personne n'a eu besoin de refaire même partiellement.

En 1908, paraît son **Etude sur le Dialecte Berbère de Ouargla**, gros volume où il résumait les connaissances linguistiques acquises au cours de deux aimées qu'il passa dans cette oasis. Trois ans après, il débarquait à Oran, venant de Tanger, pour se rendre au vieil Arzew, y étudier le dialecte d'une tribu rifaine immigrée là et abandonnée au milieu d'un peuplement arabe. Il rapporta, de cette brève randonnée, l'**Etude sur le Dialecte des Bétioua du Vieil Arzew** qui parut d'abord dans la **Revue Africaine** ; il y joignit, par la suite, une Notice sur le parler des Ait Sadden (Est de Fès) et celui des Béni-Mguild (Moyen-Atlas Marocain). Il poursuivit sa prospection linguistique inlassablement. En 1912, le **Journal Asiatique** publiait de lui **Six textes en Dialectes des Bérabès du Dadès**. Enfin, en 1917, parut son **Etude sur les Dialectes Berbères du Rif**, oeuvre de premier ordre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la couronna d'un prix : consécration, en même temps, de ses travaux antérieurs.

Henri Basset, qui fut son ami, fils du grand maître de l'Ecole algérienne, écrivit, à sa mort, ces lignes qu'on ne peut que reproduire : « ...Parmi tous ceux qui, issus de l'école algérienne, firent avancer d'un si grand pas, ces dernières années, les études de dialectologie berbère, Biarnay fut l'un des plus brillants. Mais son esprit essentiellement curieux ne s'arrêta pas là. Rien de ce qui touchait le passé du pays qui était devenu le sien, les moeurs des populations ou leurs coutumes ne le laissait indifférent. Au cours d'un séjour à Tanger, il avait exploré des tombes romaines et les fameuses grottes d'Hercule (Archives Marocaines, t. XVIII) ; il continuait à s'intéresser aux vestiges romains dont il avait relevé un grand nombre avec une rare sagacité aux environs de Rabat. L'archéologie berbère l'attirait tout autant, et aussi l'ethnographie. Dans ce domaine, il a donné son importante étude sur le mariage, dans son **Dialecte de Ouargla** et deux articles qui parurent dans les **Archives Berbères** — il fut de ceux qui contribuèrent à la fondation de cette revue — les **Notes sur les Chants populaires du Rif**, et **Un Cas de Régression à la Coutume Berbère chez une tribu arabisée** (1915-1916). Le temps seul lui a manqué pour produire davantage. Du moins a-t-il laissé des notes qui ont été soigneusement recueillies (**Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaine**), publiées par Louis Brunot et Emile Laoust en 1924. Mais quel livre merveilleux nous avons perdu, livre que seul il aurait pu écrire en rassemblant ses souvenirs sur ces années qui précédèrent l'établissement du Protectorat, et sur les dessous de la société makhzen qu'il connaissait comme personne !... »

Quand on pense que cette oeuvre scientifique de si bonne qualité qui aurait pris normalement l'activité entière de tout autre a été composée en dehors d'une tâche unique en son genre et combien absorbante, entre deux randonnées, entre deux affaires de la plus haute importance, on reste muet d'admiration sincère. Se montrer à la fois homme d'action et savant, c'est le cas des êtres d'exception. Biarnay était bien un être d'exception (1).

Et ses sentiments étaient à la taille de son intelligence. Sa famille, qu'il dirigeait depuis la mort du père, manifestait à son égard une adoration véritable ; il méritait amplement cet attachement. Ses collaborateurs de

(1) On a donné le nom de Biarnay à la rue qui dessert l'Institut des Hautes Etudes Marocaines.

tous ordres le considéraient comme un père, comme un frère aîné : jamais il ne leur refusa une aide, un encouragement, un bon conseil. Quant à ses amis, ils étaient sûrs de trouver constamment en lui un guide éprouvé prêt à leur donner tout ce qu'il avait, y compris son temps. Plusieurs d'entre eux, qu'il avait connus à l'Ecole Normale, lui doivent des situations brillantes. Les Indigènes ne l'aimaient pas moins que les Français et reconnaissaient aisément tout ce qu'ils lui devaient : quand ils apprirent sa mort, ces musulmans qu'on dit fanatiques firent spontanément des prières dans les mosquées pour attirer la bénédiction d'Allah sur le disparu qui leur était cher. Ce trait, unique dans les annales marocaines, prouve jusqu'à quel point la bonté clairvoyante et efficace de Biarnay gagnait tous les cœurs.

Ce fut un authentique grand homme, un être supérieur qui, avec une aisance extraordinaire, se maintint constamment dans les plans les plus élevés de l'esprit et du sentiment.

C'est un honneur insigne pour l'Ecole Normale de Bouzaréa d'avoir, comme élève, puis comme sectionnaire, compté Samuel Biarnay.

Louis BRUNOT,

Directeur de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines.

Quelques anecdotes sur Biarnay

En 1916, étant en résidence au Camp des Touarga, à Rabat, j'étais le voisin de Biarnay. Je le voyais chaque jour. Biarnay parlait rarement de lui-même ; néanmoins, j'eus l'occasion de l'entendre narrer des événements où il avait joué un rôle actif et prépondérant. En dépit des années, je puis rappeler ces récits dans toute leur fraîcheur comme je les ai entendus de la bouche de leur auteur.

A LA TETE DE LA SOCIETE DE T.S.F. :

Henri Popp, homme d'affaires éminent, avait fondé une société de T.S.F. et de postes ; il prit Biarnay comme second.

Popp, très malade, ne faisait, au Maroc, que des apparitions. Biarnay devenait le directeur intérimaire, puis il lui succéda lorsque Popp mourut.

Biarnay installa à Fès un deuxième poste de T.S.F. Il fallait accorder les deux postes de Tanger et de Fès. Biarnay fit venir un technicien sortant de l'Ecole d'Electricité de Grenoble. Celui-ci était encore en route que Biarnay avait réussi à mettre en synchronisme Fès et Tanger.

**

La vie n'était pas toujours rose pour les dirigeants de l'exploitation... « Nous ne roulions pas sur l'or. A la fin du mois, souvent nous avions juste de quoi payer nos employés. Quant à nous, nous attendions pour nous servir, que l'argent soit rentré dans la caisse... »

Pour comble de malheur, les appareils, encore imparfaits, avaient des pannes — et c'était du manque à gagner, des inquiétudes pour la fin du mois. Biarnay s'acharnait à les remettre en fonctionnement : — « Je l'ai souvent attendu plusieurs jours et plusieurs nuits, me disait sa mère ; il ne rentrait que lorsque tout était remis en marche. »

**

e ...Je n'avais pas les méthodes en usage dans l'Administration. Pour mon personnel, pas de classes, pas d'avancement automatique. Chacun était payé d'après son rendement. Un jour, un commis refusa, à 21 h. 10, de prendre un télégramme, prétextant que le bureau était fermé. Le lendemain, il était congédié. C'était une faute grave : nous avions des concurrents et la règle de la maison était : faire plaisir. Et Dieu sait si on saisisait les occasions d'être agréables aux clients. »

La société continuant à vivre péniblement, Biarnay la fit absorber par le Sultan ; elle devint la « Poste chérifienne ».

LA « PANTHER » A AGADIR :

A l'époque d'Agadir, la Panther » ne possédait pas d'appareils assez puissants pour correspondre directement par T.S.F. avec Hambourg. Le Ministre d'Allemagne à Tanger, M. Rosen, demandait à Biarnay de transmettre les dépêches par son poste de Mogador. Biarnay refusa. A toutes les sollicitations, il répondait : « Mon Maître le Sultan me défend de prendre vos télégrammes. » L'Allemagne faisant pression, le Ministre de France à Tanger conseilla à Biarnay de céder. De Rosen lui disait : « Vous n'avez pas à être plus royaliste que le roi. » — « Voyant cela, je donnai l'ordre à mon mécanicien de saboter le poste de Mogador et aucune dépêche ne fut transmise par mon intermédiaire. »

AU SERVICE DES AFFAIRES ETRANGERES DE LA FRANCE :

Les Allemands cherchaient à s'insinuer auprès du Sultan. M. Renault chargea Biarnay de contrecarrer leurs efforts. « Que de fois ai-je passé de longues heures dans le palais du Sultan à attendre que l'agent allemand soit sorti ! Alors, je me renseignais sur ce qu'il avait machiné et j'intervenais pour combattre son influence. »

PENDANT L'EMEUTE DE **FES** :

Dans Fès, ville sainte de l'Islam, aucun soldat français. Il n'y avait que l'Etat-Major et l'Hôpital. Les troupes étaient au Camp de Dar-Debibagh, à 6 kilomètres de la ville. Fès était sous la garde des tabors marocains. Ceux-ci se révoltèrent, se précipitèrent sur le mellah et sur des établissements occupés par des Français, en particulier sur le bureau de poste.

A la médina, les officiers, sous le coup de la surprise, avant d'agir, voulaient attendre l'arrivée des troupes de secours parties de Dar-Debibagh.

Biarnay ne l'entendait pas ainsi ; il désirait immédiatement porter secours à ses postiers, il le demandait avec véhémence, on résistait. Le médecin-chef déclara : « Biarnay a raison, je lui donne mes infirmiers. » Et Biarnay partit, à la tête d'une troupe composée d'infirmiers et surtout d'hommes à lui. L'on arriva à la poste ; il fut impossible de pénétrer, le couloir étant hérissé de baïonnettes. Biarnay ne put retenir ses indigènes ; bien malgré lui, le sang coula. Son intervention fut salutaire, car elle permit d'organiser des centres de résistance et d'empêcher les tabors de refluer sur la colonie française avant l'arrivée des secours. Sa maison devint le refuge de tous les rescapés.

A LA TETE DU SERVICE DES HABOUS :

Il montra dans cette fonction toutes ses belles qualités. Il fallait attirer à soi les marabouts détenteurs de fondations habous : on leur demandait de consentir à faire administrer leurs biens par le service des Habous — ce qui permettait de les recenser — et, en échange, on leur offrait un revenu bien supérieur à celui qu'ils en tiraient. Biarnay faisait fructifier cet argent : création d'un village indigène à Casablanca, d'un bain maure, etc., etc...

Il fallait aussi défendre le patrimoine qui lui était confié contre la cupidité des Services. A tout propos, un chef de service, qui avait jeté son dévolu sur un immeuble ou un terrain habous, faisait intervenir le Général Lyautey. Biarnay, têtu et tenace, résistait au Résident malgré ses explosions de colère : « Les papiers volaient de tous côtés, mais je ne me baissais pas pour les ramasser... Le Général devenait plus calme et me donnait raison ; parfois, je finissais -7,- - --"?r un peu, moyennant dédommagement... »

EN 1914 :

C'était le jour où le Général Lyautey avait réuni son Etat-Major et les personnalités marocaines en vue de prendre une décision au sujet de la situation que créait la déclaration de guerre : abandon partiel avec repli vers les ports de la côte ou maintien du front. Biarnay dit alors : « En cas d'abandon, je me mets à la tête d'un corps franc et nous garderons le pays soumis. »

CHOSSES DU MAROC D'AUTREFOIS :

Nombreux furent les incidents de route à qui souvent traversa des régions peu sûres, allant de Tanger à Mogador, et il n'est pas surprenant d'entendre Biarnay dire : « Quand, après le débarquement des Français à Casablanca, nous avons quitté les officiers d'un des postes extrêmes de la zone occupée, ils nous ont dit adieu comme s'ils n'avaient pas dû nous revoir. »

Biarnay avait eu, dès son arrivée à Tanger, une aventure peu encourageante. S'étant rendu dans un endroit de la côte peu éloigné de la ville, afin d'y voir un bateau échoué, il fut assailli par des indigènes et complètement dépouillé de ses vêtements. Il dut rentrer à Tanger dans le costume d'Adam.

Que de choses intéressantes racontait Biarnay sur Abd el Aziz et sa folie de modernisme (1), sur Moulay Hafid, Raïssouli, etc..., en particulier sur la façon dont les Marocains comprenaient la guerre ! Peu importait d'être vainqueurs ou vaincus. Dans les deux camps, d'accord sur deux points importants : la guerre nourrira ceux qui la font et ils se paieront en razziant les tribus sur lesquelles ils se trouveront et pilleront les mellahs qu'ils rencontreront sur leur chemin.

A 16 heures, à l'heure du thé, on fera une trêve rituelle. Et ce fut une stupéfaction lorsqu'ils virent que les Français n'observaient pas la trêve ; vraiment ce n'était pas de jeu...

**

Par sa valeur et par sa connaissance des hommes et des choses du Maroc, Biarnay jouissait d'un grand prestige aux yeux de tous les « Marocains » : officiers, fonctionnaires et indigènes. Par sa bonté, il s'attirait tous les cœurs.

(1) Savamment entretenue par son conseiller Mac Lean (phonographes par douzaines, bateau sur un petit lac artificiel, petit chemin de fer circulant autour d'une enceinte que des palissades masquaient à la vue des croyants, etc...)

Resté simple, il fuyait les réceptions, mais manifestait une joie sincère à se retrouver au milieu de ses anciens condisciples.

A l'Ecole, nous avons senti confusément que Biarnay, si vivant, à la fois exubérant et curieux, accepterait difficilement de suivre les chemins battus, de s'accommoder d'une vie banale ; mais nul ne croyait qu'il se révélerait aussi grand. Comme me le disait un jour notre ancien professeur, **M. Girard** : a **Biarnay est un homme supérieur, il nous dépasse tous.** »

Aussi, nous, ses anciens compagnons de classe, le retrouvant aussi modeste, aussi charmant camarade qu'autrefois, nous l'admirions sans réserve et le chérissions.

J.-E. ROUSSET,

Professeur Honoraire aux Ecoles Normales de **Bouzaréa.**

Bouzaréa et les études arabes

Une tranche d'un demi-siècle paraît sans doute bien courte à celui qui se propose de retracer l'histoire d'une « vieille » institution sociale, dans un « vieux » pays. Mais combien ce laps de temps prend d'importance à ses yeux quand ce pays est une « jeune » colonie comme l'Algérie, et que cette institution est un « nouvel » Etablissement d'instruction comme l'Ecole Normale de Bouzaréa et ses annexes : le Cours Normal Indigène et la Section Spéciale.

La conquête elle-même du sol et de ses habitants, au moment de la création de cet Etablissement, date d'un demi-siècle à peine. Il s'agit alors de former pour les fils de France et d'Algérie, des éducateurs avertis du rôle spécial qu'ils auront à jouer. Et cinquante années se sont écoulées depuis le début de l'entreprise. L'observateur estime suffisant le recul qui lui permettra de juger des progrès réalisés et de mesurer les résultats.

Si cet observateur porte ses regards en particulier sur les disciplines les plus originales et les plus significatives de cette oeuvre d'enseignement, il ne manquera pas d'y découvrir des faits caractéristiques susceptibles de jeter sur l'ensemble un jour plus concentré et plus vif. Enfin, s'il renonce à embrasser à la fois toutes ces disciplines indistinctement et qu'il se borne à n'envisager que la plus originale d'entre elles, peut-être pourra-t-il conclure que l'histoire de l'Ecole entière dans la période considérée est comme le reflet de l'histoire de cette discipline originale prise pour exemple.

Alors, est-il un exemple plus original, en l'espèce, que l'enseignement de l'arabe à l'Ecole Normale, au Cours Normal Indigène et à la Section Spéciale de Bouzaréa ? Quelle discipline caractérise mieux l'esprit dans lequel y travaillèrent nos élèves-maîtres français et indigènes ? N'avait-elle pas, en effet, pour but essentiel de leur fournir, avec le kabyle également enseigné, le moyen d'entrer directement en relation avec les populations auxquelles ils allaient apporter l'instruction et le progrès ?

En définitive, on croit qu'il n'est pas du tout paradoxal de prétendre qu'en retraçant la destinée de l'enseignement de la langue arabe — ou du kabyle — à Bouzaréa, au cours des cinquante années écoulées, en retracera, du même coup, la destinée de la « Grande Maison » tout entière. Or, l'un des plus qualifiés d'entre les berbérissants issus de cette Maison a écrit l'histoire de la langue kabyle ; qu'il soit permis à un modeste arabisant, également issu de cette même Maison, d'écrire celle de la langue arabe.

L'histoire de la langue arabe à l'Ecole Normale, au Cours Normal

Indigène et à la Section Spéciale est, comme une grande histoire en raccourci, une histoire complète, qui se divise, comme toute histoire digne de ce nom, en quatre périodes : l'antiquité, le moyen-âge, les temps modernes, la période contemporaine.

1' L'ANTIQUITE. — L'antiquité pour l'enseignement de l'arabe à la Bouzaréa c'est l'époque patriarcale. Elle va de la fondation de l'Ecole à l'année 1898 environ. Le patriarche, c'est Belkacem ben Sédira. Se souciant peu d'enseigner uniquement dans le présent, il légifère pour l'avenir. Il parle peu ; il écrit beaucoup ; il élabore la Loi. Nouveau Moïse, il a pris le Djebel Bouzaréa pour Sinaï. C'est de là-haut que vont descendre et se répandre sur toute l'Afrique du Nord, les douze tables sacrées, on veut dire ses douze livres qui contiennent la nouvelle doctrine. Sédira, en effet, va publier, coup sur coup, douze ouvrages destinés à vulgariser la connaissance de l'arabe et du berbère. Grammaires de la langue classique ou parlée (arabe ou kabyle), dictionnaires arabe-français et français-arabe, guide de la conversation franco-arabe, manuel épistolaire, recueil de lettres manuscrites, morceaux choisis de littérature, collaboration au recueil de compositions de l'Ecole Supérieure des Lettres, etc..., douze manuels dédiés d'abord à ses disciples normaliens ou sectionnaires qui ne se soucient pas d'en profiter à l'Ecole. Ce n'est que plus tard, après leur sortie, et sous l'aiguillon de la nécessité, qu'ils se décideront à acheter les ouvrages de leur ancien maître. Alléchés par la prime annuelle de 300 francs allouée aux possesseurs du Brevet de langue arabe de l'Ecole Supérieure des Lettres (aujourd'hui Université) d'Alger, ils aborderont seuls la préparation de ce premier examen. Sans doute, ils profiteront aussi de la correction des devoirs par correspondance et de la bienveillance avec laquelle Sédira les accueillera devant lui le jour des épreuves. Peu importe ! 25 francs par mois de plus, quand on touche un traitement de 83 fr. 33, ne sont pas à dédaigner. Après ce premier succès, et le goût du travail aidant, les plus doués pousseront jusqu'au diplôme qui rapporte 500 francs. Puis ce sera peut-être le Brevet de kabyle, puis le diplôme de berbère : Mille francs de rente, une fortune ! Certes, si la méthode d'initiation à l'arabe ou au berbère que présente l'oeuvre de Sédira laisse encore à désirer, si trop de place est faite à la mémoire dans une matière où la raison est pourtant maîtresse, n'en gardons pas rancune à l'auteur, à cause de tout le bien qu'il a fait. N'oublions pas que, dès cette époque, le nombre de ceux qui recherchent des titres d'arabe ou de kabyle sont légion. De la masse des reçus, ainsi lancés dans l'arène linguistique par les livres du fondateur, de ce « pater familias » d'un nouveau genre, émergent des têtes remarquables, sujets de valeur qui vont apporter à la nouvelle étude une originalité annonciatrice des maîtres et des savants. On ne citera ici aucun nom, de crainte d'en trop citer. Une exception sera faite pourtant en faveur de Gille, de Gille arabisant dont l'originalité s'affirme tout de suite, puissante et sûre. Au Maroc, à peine ouvert à nos armes, il apporte sa foi dans l'avenir du nouvel enseignement. Gille mourra jeune — hélas ! perte irréparable pour un pays où brilleront les Biarnay, les Brunot, les Laoust, les Loubignac, tous bouzaréens.

On a négligé jusqu'ici, et à dessein, de parler d'un jeune homme courageux, dévoué, lui aussi élève dans la même Maison. On veut parler de Soualah. Près du patriarche vieilli, il est le ministre agissant, sorte de

Maire du Palais qui l'aide, mieux, qui le supplée le plus souvent. Et quand Sédira abdique, chargé d'ans et de gloire, Soualah, déjà régent, monte sur le trône, et c'est alors dans la petite histoire arabe que nous revivons aujourd'hui, le Moyen-Age.

2" MOYEN-AGE. — Cette période est marquée par les conquêtes de la royauté. Le roi, c'est Soualah. Il garde la couronne jusqu'en 1908. Dix ans d'un règne linguistique absolu et bienfaisant sur les trois Etats : Ecole Normale, Cours Normal Indigène, Section Spéciale et sous les regards terribles de Dieu le Père, Paul Bernard, directeur. Ce Prince de la Langue, entraîne tous ses sujets français et indigènes dans l'étude de l'arabe devenue chère à Notre Grand Séminaire pédagogique. Travailleur infatigable et persévérant, il donne l'exemple. Il conquiert à la pointe de l'épée, on veut dire du « kalam », brevet et diplôme d'arabe, certificat d'aptitude à l'enseignement de l'arabe dans les Ecoles Normales et les E. P. S., certificat d'aptitude à l'enseignement de l'arabe dans les lycées et collèges, diplôme supérieur de langue et littérature arabes, agrégation d'arabe. Et quand il cèdera la place à son tour pour changer de royaume, son passage à la Bouzaréa lui aura acquis une place bien à lui dans l'histoire de l'enseignement algérien. Ce n'est pas tout ! Parachevant dans le secondaire l'oeuvre commencée dans le primaire, Soualah gagne son grade de Docteur ès-Lettres tout en développant son enseignement. Bref, en plus de quarante années de professorat, Soualah a construit lui aussi un superbe monument. En excellent serviteur du pays, il a apporté à la formation des sujets dont il a eu la charge son ardeur et sa foi. Il enseigne lentement, patiemment la langue classique avec sa grammaire pratique d'arabe régulier, la langue parlée avec son aimable petit cours préparatoire et toute une série ininterrompue de manuels originaux : cours élémentaire, cours moyen, cours supérieur, cours complémentaire, gamme ascendante de coquets volumes si riches de matière, d'originalité, et, pour couronner l'édifice, ses quatre petits précis sur l'Islam et la Société indigène de l'Afrique du Nord, éminemment propres à faire l'union des Français et des Indigènes, union plus nécessaire que jamais.

Le maître-roi vient de prendre sa retraite. Il peut contempler son ouvrage avec fierté. Nombreux sont les normaliens et les sectionnaires qui, à ses leçons et à son exemple, ont à leur tour conquis leurs titres universitaires et abordé à des degrés divers le difficile enseignement de la langue arabe. Ortis, ancien professeur à l'E.P.S. de garçons et à l'Ecole Normale de Filles de Miliana ; Brunot, licencié d'arabe, puis docteur ès-Lettres, ancien directeur de l'enseignement indigène au Maroc, actuellement directeur de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines ; Valat, ancien professeur d'arabe à Bouzaréa (1908-1914), licencié et agrégé d'arabe, aujourd'hui professeur au Grand Lycée d'Alger ; Pérès, d'abord professeur d'E.P.S., puis agrégé d'arabe, professeur chargé des cours à la Faculté des Lettres d'Alger, bientôt docteur ès-Lettres ; Biaggi, l'actuel et dévoué professeur d'arabe de l'Ecole Normale ; Grégoire et Rohfritsch, devenus officiers et professeurs d'arabe dans les grandes écoles militaires, tous deux aujourd'hui chefs de bataillon, etc., etc... sont les anciens élèves de Soualah. Il faudrait citer aussi la phalange des instituteurs brevetés et diplômés d'arabe qui, de 1897-1898 à 1908, reçurent ses leçons.

3" **LES TEMPS MODERNES.** — Les temps modernes de l'arabe à la Bouzaréa vont de 1908 à 1914, temps héroïques où plus d'un arabisant se prépare à vivre, sans s'en douter, la tragique épopée de laquelle notre Grande Ecole Normale sortira meurtrie mais auréolée de gloire. Beaucoup de ses élèves distingués dans la connaissance de l'arabe et dans son enseignement seront emportés dans la grande tourmente ou resteront mutilés.

Un Directeur d'Ecole Normale de grande classe et de grand coeur, ab der Halden, par un éclectisme hardi et une clairvoyance géniale, confie au professeur d'arabe de l'Ecole le soin d'intensifier l'étude de l'arabe en organisant la spécialisation. Dès 1909, les meilleurs éléments de la troisième année française et de la troisième année indigène, puis, au bout d'une année de succès, de la Section Spéciale, sont autorisés à consacrer leurs efforts à l'étude méthodique et rationnelle de la langue, de la sociologie musulmane, de la recherche islamique sans se soucier de savoir dans quelle branche de l'activité intellectuelle ces spécialistes perceront. En même temps que se crée le fichier thématique et alphabétique de la Bibliothèque auquel collaborent les islamisants, le Directeur trace la voie de la nouvelle discipline. Payant d'exemple, il assiste aux leçons d'arabe et prend des notes. Bien mieux, il réclame des leçons particulières que, malheureusement, il est obligé d'interrompre peu après.

Alors s'épanouit cette magnifique floraison de brevetés d'arabe tous reçus dans un rang remarquable, d'interprètes militaires toujours les premiers, de ces excellents islamisants qui, dans l'enseignement ou l'administration, témoigneront de la forte discipline normalienne. On citera ici quelques noms en s'excusant d'un désordre chronologique qu'on n'a pas, présentement, le moyen d'éviter. C'est d'abord Loubignac, breveté d'arabe en troisième année, diplômé l'année suivante à la Section Spéciale, reçu interprète militaire en tête de liste, distingué dès son arrivée au Maroc par le Maréchal Lyautey qui se connaissait en hommes. Arabisant et berbérissant de même classe que Biarnay, il écrit des études remarquables desquelles il ne manque pas, en discipline reconnaissant, d'attribuer la méthode à l'Ecole qui l'a formé. Aujourd'hui haut fonctionnaire marocain et professeur de berbère, Loubignac est l'objet du respect et de l'admiration de ses pairs. C'est son ami, l'indigène Zouaïmia, breveté puis diplômé à l'Ecole, qui s'engage aussitôt la guerre déclarée et meurt en héros, laissant son nom glorieux à l'école primaire de son village. C'est Jude, interprète-capitaine, actuellement professeur d'arabe à Saint-Cyr ; Desbiolles, interprète militaire de valeur, mort tout jeune pendant la guerre ; Gay, ancien interprète civil au Maroc ; Boniface, contrôleur civil au Maroc ; le savoyard Secchi, professeur d'arabe au Lycée de Bône, grand mutilé de guerre. C'est encore Counillon, le plus remarquable du lot, qui, plus tard, et sous la direction de son aîné normalien Pérès, de la Faculté, atteint à l'agrégation et enseigne au Lycée d'Alger à la place de Soualah ; Prémoselli, adjoint administrateur et interprète-capitaine de réserve ; Chassaing, professeur d'arabe à l'E.P.S. de Sidi-Bel-Abbès ; le sectionnaire Villequez, ancien professeur d'arabe au collège de Philippeville ; Fatmi, élève-maître indigène, pourvu du C. A. à l'enseignement de l'arabe dans les lycées et collèges, professeur à l'école Ardaillon à Oran, candidat à l'agrégation. On en oublie certainement, la mémoire faisant défaut ; tous cependant ne donnèrent que

des satisfactions et honorent au même titre que leurs condisciples la belle Ecole qui les forma; ils pardonneront l'oubli... Et puis la guerre !... Directeur et professeur d'arabe ne reviendront pas à l'Ecole Normale.

er **LA PERIODE CONTEMPORAINE.** — Biaggi l'ainé, puis Crouzet vont reprendre la tâche interrompue. Crouzet continuera la tradition de Boulifa à la Section Spéciale, dispensant d'autre part aux interprètes militaires en stage à Alger, un enseignement du berbère fécond s'appuyant sur une méthode personnelle qui a fait l'objet d'une récente et très intéressante publication. Parmi les plus distingués des anciens élèves de Biaggi à l'Ecole Normale, il faut citer Di Giacomo, lui-même professeur d'arabe à l'E.P.S. et candidat à l'agrégation.

La lignée des professeurs, anciens élèves de l'Ecole, se continue avec Biaggi le jeune dont les mérites sont officiellement reconnus... On s'excuse d'arrêter ici la courte histoire de l'époque contemporaine de l'enseignement de l'arabe à la Bouzaréa. Au reste, il faut laisser à la jeune génération d'arabisants le temps de s'affirmer et de donner sa pleine mesure. Mais on peut prévoir qu'elle ne trahira pas la mémoire de ses aînées formées d'élèves-maîtres ou maîtres — anciens élèves — dont le labeur et l'exemple restent un des plus beaux titres d'honneur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Bouzaréa, du Cours Normal Indigène et de la Section Spéciale.

Georges VALAT,

Professeur agrégé d'arabe au Lycée d'Alger.

Les Sectionnaires au service de la terre algérienne

Le voyageur qui s'attarde en Kabylie pour étudier les cultures de cet âpre pays rencontre le plus souvent des figueraies dont les arbres abandonnés à leur libre végétation grandissent sans ordre et sans soins et ne donnent qu'une parcimonieuse récolte, des oliviers séculaires dont la ramure enchevêtrée n'a jamais connu la taille, des ceps puissants qui ceinturent de leurs tiges noueuses d'énormes frênes ou des micocouliers majestueux et, plus rarement, quelques poiriers dont l'écorce rugueuse s'abrite sous une épaisse lèpre de lichens malfaisants.

De ci, de là, cependant, autour de vieilles écoles grises et mélancoliques dont les murs, édifiés depuis bien des décades, se ruinent sous la morsure du temps, il découvre des jardins riants, tout un fouillis d'arbres variés, des Reinettes blanches et des Beurré ventruées, des Bigarreaux et des Mirabelles, des Grosse migeronne et des Luizet et tant d'autres variétés fruitières qui sont la gloire des heureux vergers de la France. Son regard s'attendrit de retrouver des carrés bien ordonnés, des légumes en lignes, des plantureux milan à feuilles cloquées, des laitues à pomme blondes, des fraises succulentes et des artichauts vigoureux dont les lourds capitules se dressent sur leur rigide pédoncule.

Quelle baguette magique a donc opéré ce miracle ?... Un Sectionnaire est passé et c'est lui le magicien... Durant des années et des années, il a vécu dans ce coin qu'il a transformé par un assidu labeur, Breton taciturne ou Méridional pétulant, jeté absolument isolé en milieu inconnu, il a, par son courage et sa foi et son ardent désir d'aider son frère malheureux, oeuvré dans le bon chemin pour faire dire à la terre inculte qu'il a fécondée le bonheur du travail bien fait et le succès des cultures rationnellement conduites.

Les étapes de son action, les voici elles sont partout les mêmes et vous feront connaître toute la vaillance, toute la tenace énergie de ce jeune maître venu de France et seulement désireux de faire partout autour de lui, le Bien, toujours le Bien...

Les broussailles couvrent le terrain scolaire : ronces, genêts épineux, philaires, lentisques, oléastes, chênes-verts, cistes,... il faut défricher. Pénible et rude besogne que ce premier travail qui exige, outre des muscles solides et des mains d'homme viril, beaucoup de patience.

La végétation spontanée a totalement disparu. Avec le lourd crochet, il faut éventrer la glèbe, pratiquer le défoncement qui permettra de donner au sol une épaisseur suffisante et d'enlever tous les débris végétaux nuisibles aux futures cultures, notre instituteur « fait sa terre ».

La pente est raide. Et les pluies d'hiver, hargneuses et violentes, auraient tôt fait d'entraîner tout le jardin vers l'oued si des murs de soutènement ne le retenaient. Il faut extraire des pierres, les transporter, les tailler, les dresser, les assembler solidement ; tel maître est devenu carrier, puis maçon, bientôt il sera terrassier pour niveler ses carrés, puis planteur d'arbres, enfin jardinier.

Vient le printemps, puis l'été, le ciel sans nuages durant des mois, l'intense sécheresse... ; il faut irriguer, capter la source lointaine dont l'eau bienfaisante apportera la fraîcheur et la vie par la séguia de terre battue ou la conduite en tuyaux de fonte.

Le maître est désormais véritablement horticulteur... Fumures, semis, repiquages, plantations, binages... Tout pousse ; fier, et la pipe aux dents, notre instituteur-paysan contemple avec amour la vie qui naît, le grain qui germe et soulève l'ados, le bourgeon vert, frais éclos entre ses brunes écailles... Hélas !... Vents, grêle, bourrasques, siroco, neige, ennemis de toutes sortes : les légumes gèlent, les fleurs sont ravagées, les arbres meurent, la clôture est brisée, les murs s'écroulent ; la nature contrariée veut reprendre ses droits et redevenir sauvage... Soucis, tristesse, découragement... La pipe reste éteinte dans les mains calleuses... Mais l'espoir qui ne lâche jamais les cœurs valeureux renaît et renaît bien vite... Nouvelles joies, nouvelles misères...

Et puis, peu à peu, c'est le succès : les fruits savoureux, les légumes abondants, le charmant coloris et le doux parfum des roses, la treille généreuse, le coin de parc ombragé... Ce sont les élèves qui, triomphalement, emportent chez eux les semences de toutes sortes, les tubercules mûrs, les jeunes arbres greffés, les élèves qui, dans leur champ, vont mettre en pratique les leçons du maître... Ce sont les adultes s'arrêtant devant l'exemple offert et qu'ils admirent ; ce sont les discussions, les demandes, les conseils, la respectueuse confiance... C'est l'enseignement post-scolaire agricole qui se prépare et qui permettra d'étendre largement la tâche encore minuscule créée autour de l'école et d'assurer le progrès agricole dans les milieux ruraux.

L'Instituteur est devenu le Cheikh...

Voilà ce que nos Sectionnaires semés dans le bled réalisent par leur volonté et leur abnégation. Avec de tels dévouements, tous les espoirs sont permis.

Les sillons qui se creusent, lentement, mais sûrement et profondément, préparent un merveilleux labour. Ils sont l'augure d'heureuses semailles et de riches moissons, les prémices de jours meilleurs éloignant à tout jamais du foyer du fellah le malheur des akoufis vides et le spectre de la misère et de la faim.

H. TRUET,

Inspecteur de l'Enseignement Agricole en Algérie.

Ou le "plaisant" (?) problème des transports

Sur un replat du massif de Bouzaréa, à trois cent seize mètres d'altitude, l'Ecole Normale occupe une situation admirable. Des galeries supérieures, on y découvre les plus beaux horizons du monde : vers le Sud-Est, les collines bocagères d'El-Biar, les bois d'oliviers de Ben-Aknoun, d'Hydra, de la Madeleine, avec pour fond la masse abrupte de l'Atlas, grise, rose, ou violette, suivant les heures ou les saisons. A l'Ouest, vers la mer infinie, le ravin ombreux de Beni-Messous tombant par degrés jusqu'à la corne de Sidi-Ferruch, et, sur le plateau, les champs et les vignes s'allongeant en longs contours jusqu'au Chenoua, ramassé et tout noir, découpé sur le ciel clair ou les soirs, au crépuscule, sur les ors et les pourpres des soleils mourants.

Avec ses environs immédiats, le petit bois, la vieille maison mauresque, les pentes boisées et les jardins fleuris et odorants qui montent vers le village, l'Ecole Normale est un paradis... Et j'imagine volontiers que cet enchantement décida le directeur de la première Ecole Normale de Mustapha à occuper un beau jour les moellons et les fers à T d'un asile d'aliénés inachevé et abandonné avant l'inauguration.

A l'ordinaire, on place une maison de santé loin de toute agitation : celle de Bouzaréa réalisait toutes les conditions désirables d'isolement, de calme et de silence. Deux ou trois fermes, le long de deux kilomètres qui séparaient l'Ecole de Château-Neuf, autant sur la route allant vers le village ; une maison de Mahonnais au fond du ravin... c'étaient là les seuls voisins. L'Ecole était dans un paradis, mais ce paradis était un désert. Là furent pourtant campés, le mot fut exact, pendant longtemps, cent cinquante à deux cents élèves et professeurs, qui ne pouvaient vivre de solitude. Il fallait de toute nécessité les lier au monde civilisé qui commençait à peine au petit café de Château-Neuf, en réalité seulement un kilomètre plus loin, à El-Biar ; en tout, six bons kilomètres entre l'Ecole et la ville, une bonne heure de marche forcée, à la descente et... par les traverses.

Si une Ecole Normale est un séminaire, elle n'est ni un monastère, ni un ermitage. Le Directeur, l'Econome, les Maîtres de l'Ecole Annexe sont mariés à l'ordinaire, et ils peuvent avoir des enfants à envoyer en classe, au Lycée, à la Faculté. Les professeurs ont parfois une famille qu'ils doivent bien rejoindre de temps à autre... et quant aux célibataires, tenus à l'internat jusqu'à ces toutes dernières années, ils s'accommodaient tout aussi mal de cet éloignement. Pour en être sûr, il suffit d'avoir constaté la déception de ceux qui, métropolitains, avaient accepté d'être nommés à l'Ecole Normale d'instituteurs d'Alger, en découvrant que Bouzaréa ce

n'était pas la ville avec les facilités de vie, de culture intellectuelle, de distractions qu'ils avaient imaginées. Les élèves-maîtres ne sont pas non plus des internes ordinaires que l'on peut claquemurer dans un couvent, si vaste soit-il, et même si les clôtures n'en sont que symboliques. Ils doivent apprendre leur métier à l'Ecole Annexe : comment peupler une école de quelque importance dans ce désert ?...

Le problème des transports allait être pour l'Ecole et durant des années, le problème essentiel : le ravitaillement, l'organisation pédagogique, la vie intellectuelle, voire même morale, devaient en dépendre très étroitement. Si pendant longtemps l'installation définitive de l'Ecole de Bouzaréa a paru impossible, si la question de son déplacement s'est posée presque jusqu'à la guerre, c'est parce que l'Ecole n'arrivait pas à trouver à ce problème une solution satisfaisante. Les transformations les plus profondes dans la vie des élèves ont été déterminées par celles des liaisons avec la ville.

**

Si l'établissement de ces liaisons était absolument indispensable, leur création n'en paraissait pas facile.

Le village de Bouzaréa n'aidait guère l'Ecole et était bien incapable de s'aider lui-même. C'était un pauvre petit village de rien du tout, sans eau, sur un piton, au carrefour des routes de crêtes qui, par des détours compliqués, montaient d'Alger vers le sommet : deux agglomérations de quelques feux chacune, la gendarmerie, deux cafés, un barbier, deux épiciers et, un peu plus haut avec l'église, la mairie et l'école de filles, une ou deux maisons, voilà pour le centre européen. Plus haut, sur la crête, tout à fait vers Bâinem, la Tribu, quelques misérables gourbis indigènes au milieu des figuiers de barbarie. Le gros des habitants de la commune, trois ou quatre cents habitants, vivaient dispersés en fermes isolées, dans les vallons, le long des jardins de fond, ou sur les pentes, cultivant les terres sèches. Tous avaient leur âne, les moins pauvres, une carriole et une mule. Le Professeur d'agriculture, M. Girard, le « Cheikh », habitait une ferme vers le puits du Zouave. Il y faisait venir dans un verger magnifique, des poires fondantes et des pommes grosses comme des pastèques : pendant trente ans, le Cheikh a été le seul professeur qui ait résolu victorieusement le problème des transports. Il avait adopté la solution des jardiniers mahonnais, ses voisins. Trente promotions d'élèves l'ont vu arriver dans sa charrette jaunâtre, les lorgnons tremblotants à la hauteur de la croupe d'un cheval trop haut pour une voiture trop basse. Le cheval avait été d'abord un âne et avait reçu autorisation administrative de paître les herbages académiques de l'Ecole : il s'y ébattait toute la journée, ramenant à la tombée du jour, dans la bonne petite charrette, le « Cheikh » et sa nichée, vers les arbres et les pierrailles domestiques. Les autres professeurs qui n'avaient ni ferme, ni écurie, ni cheval, ni voiture, préféraient fuir ce village sans ressources où l'on ne trouvait pas facilement logement de chrétien, pas toujours de quoi manger, où il fallait faire venir, quand on pouvait, pain et viande. Très rarement ils ont habité Bouzaréa : la plupart de ceux qui l'ont tenté ont fui très vite vers des régions plus humaines. Seuls les Directeurs de l'Ecole Annexe condamnés à occuper un appartement communal à l'école de filles du village, y ont vécu longtemps

malgré les vents et les pluies. Un bon caban ou une pèlerine, des galoches, avec en classe un pantalon et des souliers de rechange, voilà pour les mauvais jours d'hiver où le trajet fait à pied tenait beaucoup plus d'un voyage en mer par jour de tempête que de la promenade paisible d'un instituteur rejoignant sa classe.

C'est vers Alger qu'étaient les liaisons nécessaires : elles étaient précaires. Devant l'Ecole passait le chemin vicinal qui relie le village à la route départementale d'Alger à Staouéli par El-Biar et Chéragas. A quelque cinq cents mètres de l'Ecole commence une traverse, « la traverse », que nous connaissons tous, qui permet entre l'Ecole et le petit Château-Neuf de raccourcir le chemin de moitié.

Les deux chemins tenaient l'un de la piste, l'autre du sentier muletier. L'entretien de la route incombait à la commune de Bouzaréa, bien trop pauvre pour le faire. C'était en été une route poussiéreuse, suffocante sous le soleil, en hiver, les jours de pluie, un cloaque de flaques d'eau sale ou de boue noirâtre, où l'on essayait sur la pointe des pieds, précautionneusement, de trouver un chemin dans le dédale des mares et des ruisselets.

Mais c'est « la traverse » qui était vraiment le chemin d'accès de l'Ecole Normale ; elle joignait deux parties planes souvent humides et boueuses par une grimpe zigzagante entre une double haie d'oliviers et de genêts épineux, de lentisques et de mimosas. Toutes les pierres, tous les détours nous en étaient intimement familiers : il y avait au bas de la côte sur un fragment de grès rouge un oursin fossile splendide, qui apparaissait rutilant après la pluie, que nous attendions et que nous saluions au passage... Plus haut, telle pierre branlante que nous savions éviter, tel tournant glissant que nous prenions toujours en courant. Pour toutes les générations de sectionnaires et de normaliens, tout au moins pour toutes celles d'avant l'ère de l'autobus, la traverse et l'Ecole semblent être intimement associées. Dès l'abord en remontant de la ville après les quelques maisons de Château-Neuf, nous apercevions notre Ecole perchée sur la colline, nous entrions dans son horizon. Nous pouvions, le soir, dans l'air calme, en entendre la cloche. Ce que cette grande maison pouvait représenter pour nous de vie calme et studieuse, de camaraderie joyeuse, d'amitié fervente, nous attendait au bas de la pente, venait au-devant de nous. Après trente ans, d'aborder cette traverse m'émeut encore comme la rencontre de vieux amis, et se lèvent à tous les détours, avec les êtres chers qui furent mes frères durant trois ans, aujourd'hui éloignés ou disparus, les souvenirs si beaux de nos dix-huit ans. La traverse n'est pas le chemin de l'Ecole, c'est un coin du cœur de tous les vieux normaliens...

*
**

Comment s'établissaient les liaisons avec ces moyens de communications rudimentaires ? Chacun, maître et élèves, faisait comme il pouvait, du mieux qu'il pouvait.

Je n'ai pas connu l'époque antédiluvienne où d'Alger à Bouzaréa il n'y avait pas de moyens de transport en commun. En 1907, la voie électrique amenait jusqu'à Château-Neuf en quarante-cinq minutes, un tramway qui marchait assez régulièrement par beau temps. Mais il n'y avait un service que toutes les heures pour Château-Neuf, c'était peu. En fait,

tout le monde devait se méfier de ce tortillard qui glissait, déraillait souvent, dont jamais ne pouvaient être fixées exactement les heures d'arrivée et de départ : la plupart des professeurs habitaient El-Biar, et ceux qui allaient en ville, y allaient souvent à pied.

A Château-Neuf, un service à chevaux, organisé par un entrepreneur de charrois de l'endroit, amenait deux fois par jour deux courriers à Bouzaréa. C'était un omnibus de l'espèce, aujourd'hui disparue, que l'on appelait en Algérie les corricolos que tiraient trois haridelles, au petit pas, dans un bruit de ferraille et de vitres secouées, de clochettes et de coups de fouet... avec rarement quelques personnes dedans. C'était un des amusements de l'Ecole d'assister au passage de la voiture, à la récréation de trois heures, ou de l'attendre, le soir, à cinq heures pour déposer dans sa boîte les dernières lettres à expédier. La voiture apportait les vendredis et mardis matins le poisson de l'Ecole, quelques colis de temps à autre : c'était à peu près les seuls services qu'elle nous rendait. Elle partait ou trop tôt ou trop tard pour être utile aux professeurs et, quant aux élèves, la plupart auraient été bien en peine de l'utiliser. Les normaliens à cette époque n'étaient pas riches ; le trajet en voiture de l'Ecole à Château-Neuf coûtait trois sous, celui en tramway électrique jusqu'à Alger, huit sous, ce qui faisait onze sous : or, le plus grand nombre d'entre nous ne disposaient guère de plus de vingt sous par semaine... Quelques-uns même avaient beaucoup moins. En trois ans, je n'ai pris qu'une seule fois le tramway, pas une seule fois la voiture.

C'est donc à pied que l'on arrivait à cette école de campagne, à pied qu'on la quittait. Le dimanche matin, à neuf heures et demie, les élèves-maîtres partaient par petits groupes, sur la route blanche comme des fourmis sur une piste. Nous dévalions les pentes rapidement, la traverse en courant ; à 10 heures nous passions devant l'église d'El-Biar, et une demi-heure après, par le Fort l'Empereur ou le chemin Laperlier, nous étions en ville. Nous devions être rentrés le soir à 7 heures et demie, en blouse, au réfectoire, aucune tolérance n'était admise. Beaucoup d'entre nous rentraient plus tôt. Souvent, l'après-midi était occupée à cette montée lente comme une promenade, en conversations avec les amis qu'on rencontrait sur le chemin. Quelques-uns aimaient à aller danser, d'autres s'attardaient à des parties de football sur le Champ de Manoeuvres ou à Saint-Eugène. Quelles montées épiques, alors en cinquante, quarante-cinq minutes et **quelles courses lorsque la cloche du repas les surprenait encore sur la route !!!**

L'hiver, à sept heures et demie, la traverse est bien noire et l'on comprend que l'on ne trouvât pas bon que nous courrions les routes à pied, après une heure aussi tardive. En fait, nous nous accommodions sans songer à nous en plaindre, d'un régime qui paraîtrait étroit à nos élèves d'aujourd'hui : la plupart d'entre nous, sauf quelques enragés, passions à l'Ecole, en étude ou dans les champs, notre après-midi de liberté du jeudi.

Les élèves-maîtres, nous ne sortions que lorsque cela nous plaisait. **Quand** le temps était trop mauvais, nous avions la ressource de rester à l'Ecole, cela, il est vrai, ne nous est arrivé que très rarement le dimanche. Les professeurs, eux, étaient tenus. d'être là à l'heure et par tous les temps. Beaucoup d'entre eux venaient d'El-Biar à bicyclette, quelques-uns d'Alger

même : à qui connaît les pentes et imagine la route, cela n'apparaîtra pas chose si facile. Les autres montaient et descendaient à pied. Par beau temps, quand il ne faisait pas trop chaud, cela pouvait constituer un exercice hygiénique. Vers midi, en été, l'exercice tenait parfois du « hammam ». Mais en hiver, la montée était une épopée, quand les vents d'Ouest balayaient la route en rafales, que la pluie drue comme des lances vous assaille par vagues, vous roulant, vous pénétrant semblable à une mer. Sans doute, il arrivait qu'on pût passer entre deux ondées : l'accalmie ne se produisait pas nécessairement à huit heures du matin. Dans ces moments, la traverse, transformée en torrent, était impraticable ; les professeurs arrivaient à l'Ecole par la route, ruisselants, enveloppés dans leur pardessus ou leur pèlerine, chaussés d'in vraisemblables bottes et boueux, crottés jusqu'au yeux. Ils se secouaient, se séchaient un moment devant un poêle minuscule ou à la cuisine et... allaient faire cours encore trempés, dans des classes sans feu. Ce régime devait leur donner une santé de fer... à moins qu'il n'achevât les malingres.

J'ai vu un jour M. Aubine arriver mouillé jusqu'à la chemise, venu sous la pluie depuis Château-Neuf, hésiter un moment, ruisselant, les bras écartés devant un poêle qui eût mis dix ans à le sécher et, grelottant, en courant, sous la même pluie battante, s'en retourner jusqu'à Alger pour se changer.

Les jours de neige, sur ces pentes raides devenues glissantes, la circulation s'interrompait. Les professeurs arrivaient tout de même... vous imaginez bien, comme ils pouvaient, dans des bottes de sept lieues comme celles que portait notre bon maître M. Delassus en ce jour d'hiver de 1907 ou 1908 où, seul il atteignit son cours, et ses élèves qui ne l'attendaient plus, à travers une campagne endormie sous trente centimètres de neige.

C'est cette situation impossible parfois, les pertes de temps que ces trajets occasionnaient, la nécessité de les réduire le plus possible qui expliquent certains des traits de l'organisation de notre Ecole : les demi-journées de quatre heures de cours successives, les horaires ramassés des professeurs, l'obligation pour eux d'user de la table commune, cette table où le pain de l'esprit que chacun apporte, se partage en même temps que celui de l'Econome, et où s'est créé l'esprit, le coeur de Bouzaréa.

L'Administration apprenait bien parfois toutes ces misères, mais de loin, du coin du feu : on vantait la conscience des professeurs de Bouzaréa ; c'était bien le moins. On trouvait bien aussi quelquefois que ces professeurs avaient des emplois du temps commodes et qu'ils ne restaient pas assez longtemps à l'Ecole... Mais tout le monde sentait bien que cela ne pourrait pas durer toujours ainsi. On parlait de déplacer l'Ecole. Mais où ? A Kouba, dans un séminaire désaffecté, au Fort l'Empereur, ou ailleurs... ? Tous les ans, pendant l'hiver se préparaient des projets qui éclosaient en bulles de savons au printemps et l'on recommençait l'hiver suivant.

L'on parlait aussi de prolonger le tramway de Château-Neuf jusqu'à Bouzaréa. On en a parlé quinze ans, jusqu'à la guerre. C'était la solution de ceux qui tenaient à rester à Bouzaréa : elle a failli se réaliser, grâce au médecin de l'Ecole, notre Docteur Saliège, conseiller général et délégué

financier dans les rares moments que lui laissaient ses malades. Il habitait Bouzaréa qu'il rejoignait chaque soir dans le break et il connaissait mieux que quiconque les avantages et les inconvénients de la situation.

Au moment où la *guerre* éclata, il était à peu près décidé que l'Ecole resterait à Bouzaréa et l'on attendait le tramway. *près*

*
**

Ces temps sont bien révolus et j'imagine le sourire de mes élèves d'aujourd'hui s'ils lisent ce que j'ai écrit plus haut. La guerre et l'après-guerre ont transformé, bouleversé, en mieux, les conditions de vie de l'Ecole.

On a dit déjà, comment pendant la guerre, l'Ecole fut dotée, sans y avoir pensé, de trois splendides chevaux, de toute une carrosserie, dont une bonne tapissière aux rideaux de cuir, bien fermée, pour le transport des professeurs.

A la rentrée d'octobre qui suivit ces vacances bienheureuses, les professeurs ravis trouvèrent à El-Biar, sollicitude inespérée, une voiture administrative qui les attendait.

Progrès immense sur les errements du passé. La voiture ne montait les professeurs que le matin à huit heures et ne descendait que le soir à quatre heures ; tous ceux qui terminaient leurs cours entre temps s'en retournaient à pied comme autrefois. Mais la voiture, c'était enfin la reconnaissance par l'Administration humanisée des servitudes qui pesaient depuis toujours sur notre maison.

Le village de Bouzaréa lui-même se transforma et finit par organiser ses propres transports.

Des Algérois que la guerre enrichit, s'aperçurent que ce sommet, l'été, au-dessus des brumes de la ville, constituait un séjour charmant et frais. Quelques-uns plus hardis, achetèrent du terrain, construisirent sur un bout, allotirent et spéculèrent sur le reste. La fièvre des lotissements, celle encore plus forte de la pierre, couvrit le plateau autour de l'Ecole, les pentes des collines vers le village, de maisons blanches, vertes ou rouges, qui étalent les gros sous gagnés, le bon, et hélas ! si souvent, le mauvais goût des architectes. Quelques cafés-épiceries, tôt apparus, ont servi de points de cristallisation. Le carrefour du chemin de Béni-Messous, à deux cents mètres de l'Ecole que nous avons connu si plat, si nu, s'appelle maintenant l'Air de France », du nom du premier café qui s'y est installé. Vous y trouverez, à peu de distance, trois cafés européens, un café maure, une boulangerie, une épicerie. L'Ecole a subi le contre-coup de ces transformations : des maîtres ont leur villa parmi les autres, et M. Magnou, le Directeur de l'Ecole Annexe qui vient de prendre sa retraite, s'est fixé dans le village même où si longtemps il avait vécu isolé. Et les Sectionnaires, le plus souvent externes, aujourd'hui trouvent à vivre facilement dans ce village d'estiveurs. La commune de Bouzaréa, si pauvre autrefois, est devenue assez riche pour faire des dettes : elle fait des folies. Ne s'est-elle pas avisée d'empiercer la traverse, notre traverse, heureusement de caillasse recouverte d'argile, ce qui la rend un peu plus glissante qu'auparavant par temps de pluie et en écarte tous les citadins aux chevilles molles.

Mes vieux camarades d'avant-guerre ne reconnaîtraient plus la campagne si belle, si paisible, où, les pans de la blouse noués à la taille, nous courrions dans les broussailles.

Comme un « bonheur » ne vient jamais seul, la route, la vieille route boueuse, a disparu. C'est aujourd'hui une splendide autostrade, une des plus belles sans doute du département. Dès que, pour satisfaire aux besoins de cette clientèle nouvelle, les charrois s'accrurent, le vieux chemin vicinal devint impossible. Sans aucun regret, la commune passa aux soins de la Préfecture une route qu'elle n'avait jamais pu entretenir. Et voilà que l'Automobile-Club s'avisait de faire courir, trois ans de suite, le Grand Prix de l'Algérie autour de Bouzaréa, la vieille route étant dans le circuit. Elargie, elle a perdu ses fossés, ses virages ont été rectifiés, les carrefours améliorés : on l'a même, luxe supplémentaire, bordée de platanes qui, si les autos veulent bien leur prêter vie, lui donneront dans quelque vingt ans l'allure d'une de nos bonnes vieilles routes de Provence...

Toutes ces transformations allaient permettre les diverses réalisations qu'exigeaient les nouveaux besoins pédagogiques de l'Ecole. Trois promotions accrues et dédoublées de soixante-dix élèves chacune, européens et indigènes, trente, quarante puis cinquante sectionnaires, tout ce monde à envoyer chaque année durant cinquante demi-journées dans une classe d'application comme le demandaient les programmes des Ecoles Normales de 1920. La petite école annexe de Bouzaréa, si gonflée qu'elle fût par les accroissements du village, n'y pouvait suffire. Il fallut transformer en école d'application l'école communale d'El-Biar pour les élèves de troisième année européens, l'Ecole Carrière d'Alger pour les indigènes et les sectionnaires. En même temps organiser les transports rapides de ces élèves qui étaient toujours internes et qui venaient manger matin et soir et coucher à l'Ecole.

La chose était désormais possible. A la fin de la guerre, l'autobus était apparu sur la route de Bouzaréa, un autobus que les élèves-maîtres, plus riches qu'autrefois, pouvaient prendre. Les débuts en furent modestes... ou héroïques, comme vous voudrez. Quelques vieilles voitures d'occasion, fatiguées, dont les portes ne fermaient pas, dont les vitres brisées n'abritaient pas, dont les moteurs, ce qui était plus grave, ne tiraient pas. On partait brusquement, après quelques tours de manivelle dans un fracas de ferraille ; aux côtes rapides, des bruits bizarres faisaient froncer les sourcils du chauffeur, le moteur prévenait. Il marchait tout de même. Plus haut, le moteur chauffait et la voiture fumait comme une locomotive.

C'était quelquefois l'arrêt complet : on attendait que l'auto-soeur, moins malade, vint nous chercher ; on poussait parfois la machine pour lui donner de l'élan. On arrivait tout de même et, grand Dieu ! encore plus vite qu'autrefois et à l'abri, par les jours de pluie ; à l'ombre, en été. Mais, faits rapidement à ce confort nouveau, nous nous plaignions ; nous nous plaindrons sans cesse. Et nous avons un service toutes les heures, puis toutes les demi-heures, à la montée et à la descente !

A travers toutes ces misères, à travers les continuelles faillites et les accidents, ces entrepreneurs établirent la liaison automobile entre Alger et Bouzaréa : ce furent des pionniers. L'Ecole leur doit beaucoup.

Finies ou à peu près les descentes à pied, ou à bicyclette. Professeurs et élèves abandonnèrent la traverse. Nous ne devons plus être nombreux à la descendre quelquefois, pour le plaisir de revivre les vieux souvenirs. Les professeurs sont abonnés à l'autobus, l'Ecole aussi pour ceux de ses élèves qui vont à El-Biar et à Alger. Et pas un élève-maître aujourd'hui ne descendrait en ville à pied. Le dimanche, rentrant à neuf heures du soir, ils prennent d'assaut la dernière voiture, en grappes si compactes, qu'un jour, un autobus un peu plus chargé ou un peu moins solide, s'affaissa à une secousse sous le poids de son impériale.

Très rapidement aussi ce passé récent s'estompe. Deux services d'autobus aujourd'hui : les C.F.R.A. et une entreprise privée alternent impeccablement leurs départs tous les quarts d'heure. Il faut vingt-cinq minutes environ pour aller de la ville à Bouzaréa : l'Ecole est définitivement dans la banlieue d'Alger.

Et sous les cyprès et les eucalyptus de la cour d'honneur, grandis eux aussi, s'alignent chaque matin, après un double virage savant, quelques voitures aux lignes fuyantes, basses et ramassées, prêtes à bondir, autos grises, bleues ou noires, vernies et brillantes comme des bijoux. Ce sont les voitures de mes jeunes collègues, mes anciens élèves pour qui, hélas ! je suis déjà... l'ancêtre...

Et je vois entrer avec eux, dans la même cour, au même moment, l'ombre de ceux qui furent nos maîtres, à nous les anciens. Ils sont deux, se donnant le bras comme ils le faisaient si souvent. L'un a une petite barbiche grisonnante que, de temps à autre, il tire en la tordant, un melon légèrement incliné sur des yeux gris, clairs et vivants. Il va nonchalamment, à larges foulées de ses gros souliers blancs de poussière, les pans de sa jaquette alourdis des livres de sa bibliothèque qu'il apporte aux élèves. L'autre, droit et bedonnant, la barbe fleurie et les yeux vagues derrière de grosses lunettes de myope, suit à petits pas rapides, un « en-cas » vert et gris sur le bras. Il fait beau. Notre **Chilou** et notre **Tio** Pèpe s'en vont souriant, comme des sages ou des poètes qu'ils sont tous deux, jouissant de l'air serein et de la campagne parfumée, qu'ils parcourent pour la millième fois.

Oh ! mes maîtres, vous n'imaginiez pas les belles autos « aérodynamiques », les retours rapides ! Comme vous acceptiez simplement le dur devoir sans confort. Et comme les choses vous paraîtraient changées !

L'âme de notre chère vieille Ecole pourtant est restée la même ; les mêmes, mille liens invisibles qui, tissés diversement suivant les temps, mêlent nos coeurs aux choses ; le même, par son esprit, ce séminaire de pensée française sur cette terre d'Afrique que cinquante ans de dévouement, dont le vôtre fut le plus grand, ont réussi à édifier dans ce désert.

C. DI. LUCCIO,

Professeur aux Ecoles Normales de Bouzaréa.

Instituteurs et Administrateurs

Entre le personnel de l'Enseignement et celui des Communes Mixtes, j'ai eu le grand honneur, avec quelques autres, de faire la liaison.

Transfuge de l'enseignement, on me demande de dire ce que doivent aux disciplines de notre vieille Ecole ceux qui, par d'autres sentiers, ont poursuivi l'oeuvre éducatrice de la France. Aussi, d'esquisser ce qu'on peut attendre de rapports confiants entre les instituteurs du bled et les administrateurs de Communes Mixtes.

*
**

Me faudra-t-il être orfèvre ! Je ne puis pourtant refuser mon attestation. Je la dois à ceux qui furent mes maîtres à la Bouzaréa, aux onze de ma promotion, toujours chers à mon coeur, à mes jeunes camarades.

Aussi à d'autres, ceux des miens qu'il convient de nommer, de qui je tiens sans doute cette affection profonde que j'ai gardée aux choses de l'enseignement : Mon bisaïeul maternel, instituteur alsacien, lettré en allemand, qui pour n'avoir pu faire en langue française la demi-classe journalière imposée, vint mourir près d'Alger en 1932. Mon bisaïeul paternel, instituteur et meunier bas-alpin, venu, retraité, finir ses jours à Alger. Mon aïeul : le premier instituteur public de la ville d'Alger qui ouvrit, rue Socgema, la première école communale. Mon oncle maternel, Scheer, organisateur avec le recteur Jeanmaire, de l'enseignement des indigènes, ancien élève de l'Ecole annexe de Mustapha-Supérieur, pionnier mort à la tâche, premier directeur à Fort-National de la Section spéciale, premier inspecteur de l'enseignement des indigènes. Et ce jeune normalien de 1914, mon puîné, qui, à Reims, a physiquement renoué nos relations familiales avec la France Métropole (1) .

**

Dans un cadre de recrutement aussi varié que celui des Communes Mixtes, l'apport des anciens instituteurs ne semble pas négligeable. Leur caractéristique est d'avoir apporté aux problèmes d'ordre psychologique une attention particulière ; partant, d'avoir entretenu avec leurs administrés des rapports aisés et confiants. A l'heure où l'évolution des méthodes administratives est si rapide, il semble qu'on puisse attendre de cette aptitude particulière une utilité plus grande. C'est qu'à s'être penché sur de jeunes enfants pour deviner leurs besoins inexprimés, on gagne à comprendre plus facilement ceux des hommes qui s'expriment encore imparfaitement. Pour

(1) V. chapitre IV, p. 51.

avoir su mesurer les progrès de jeunes esprits et connu les méthodes propres à les provoquer, on discerne plus facilement le besoin de méthode pour l'évolution des adultes et on mesure plus aisément les étapes parcourues.

A un Gouverneur Général de passage, je disais un jour : « Les méthodes qui, lorsque j'enseignais, me donnaient les meilleurs résultats sont celles que j'emploie avec le plus de profit. On n'enseigne pas, on n'administre pas sans aimer ».

**

Payé mon tribut de reconnaissance, il me reste à dire ce que les relations confiantes des administrateurs et des instituteurs du bled peuvent avoir d'utile.

Le temps n'est plus où l'instituteur du douar semblait être l'ennemi du chef de la Commune. De nombreux incidents ont surgi dont on ne parle plus guère que pour mémoire. Les relations sont aujourd'hui correctes au moins, bien souvent bonnes. Il reste qu'elles soient encore plus souvent confiantes.

*
* *

La déformation professionnelle résultant d'une part de l'exercice continu de l'autorité, et d'autre part d'une indépendance pédagogique nécessaire n'est pas telle qu'elle ne puisse amener les uns et les autres à œuvrer en commun pour la plus belle des œuvres.

A me souvenir de ce que je dois d'avis utiles, d'indications précieuses à ceux de mes anciens collègues venus à mon bureau et revus dans leur home, je mesure la chance d'avoir eu au cœur du pays indigène des observateurs dignes, renseignés, qui établissaient, parallèlement à la hiérarchie communale, des relations d'un caractère particulier entre mes administrés et moi.

Pouvoir, avec eux, approcher toute une génération, dire les paroles qui doivent être rapportées dans les familles, bénéficier de ce que leur compréhension peut donner d'écho à vos pensées, cela fait apparaître indiscutablement les nécessités d'une confiante collaboration.

Et si, faisant la part de ce qui m'est personnel, je songe au réconfort apporté dans ces écoles que l'on visite, lorsqu'on fait perdre à son hôte le souvenir de son emploi du temps, lorsqu'on l'aide à secouer l'engourdissement moral du bled, qu'on l'oriente vers des pensées nouvelles et qu'on lie avec lui ce fil tenu de la considération réciproque, il semble bien que des éducateurs dont les uns complètent la tâche des autres puissent, en se passant le flambeau, avoir le sentiment qu'ils en sont également dignes.

A. LESTRADE-CARBONNEL,

Administrateur Principal de Commune Mixte.

INVOCATION A BOU ZARÉA

O Bou Zaréa ! Toi dont le nom signifie « père des semences », « fortuné en graines » — Bou Zaréa qui exprimes donc abondance et opulence, ô Bou Zaréa, au nom de notre École, j'invoque ta munificence.

*
**

Je te connais depuis longtemps, Bou Zaréa — depuis bientôt un demi-siècle... Mais, écoute une histoire... Il était une fois un petit garçon qui, dans un humble village du Massif Central, entendit pour la première fois prononcer ton nom, ton nom étrange, barbare et mystérieux, alors qu'il avait six ans. Et pendant plusieurs mois, ces longs mois de l'enfance, il le réentendit, ce nom mystérieux et barbare, et s'accoutuma à sa sonorité étrange. Car celui qui le prononçait était un grand garçon de vingt ans, instituteur-adjoint d'allure un peu folle et dont les extravagances s'accordaient mal avec la gravité professionnelle de son directeur, l'austérité du site, la gravité de nos montagnards. Or, chaque fois que l'ancien, paternellement le gourmandait pour quelque nouvelle frasque, notre grand garçon faisant sauter le petit sur ses longues jambes, répondait, désinvolte : « Bah ! si ça continue, j'irai à la Section Spéciale, j'irai à Bouzaréa. » Bouzaréa... Bouzaréa... c'était le maître-mot, l'unique, la péremptoire réponse du grand garçon à l'allure un peu folle. Et, l'admirant en secret, le petit garçon répétait : « J'irai à Bouzaréa... Bouzaréa... Bouzaréa... »

Il ne vint pas, le grand garçon, en cette Bouzaréa. Ce qu'il est devenu, l'on ne sait, car il disparut un matin d'août, — c'était de très bon matin, — et personne ne le vit partir... Il oublia seulement de payer son aubergiste, son logeur et d'autres moindres créanciers, ne laissant dans sa chambre qu'une malle vide... et un livre d'algèbre... Peut-être, disaient, simples et bonnes gens, les créanciers au directeur atterré, peut-être est-il allé dans cette Bouzaréa dont il parlait toujours ?...

...Mais le petit garçon que le grand faisait sauter sur ses genoux, avait retenu le mot magique. Il y songea durant toute son enfance, toute

sa jeunesse. Et un jour vint où il connut pour de bon, pour de vrai, ce que le grand n'avait jamais qu'imaginé, et pour échapper peut-être à de justes vindictes...

...Ce n'est donc pas d'hier, tu le vois, que date mon premier souvenir de toi, Bou Zaréa. Alors permets-moi de t'invoquer, père des semences, symbole d'abondance et d'opulence, De t'invoquer en faveur de cette École qui s'est un jour installée sur ton domaine. Elle y vint sans enthousiasme, un peu comme une intruse, car personne ici ne l'attendait, un peu comme une pauvre, car des lieux où, jusqu'alors elle gîtait, la nécessité l'obligeait à chercher un nouveau toit... C'était, en vérité, une école sans prestige, et qui, pendant des années, sembla oubliée dans les brumes... Une maison sans souvenirs...

Mais aujourd'hui la voici ranimée, vigoureuse, ruche bruissante d'abeilles ; ruche féconde, qui a essaimé ; ruche généreuse, qui ne demande qu'à essaimer encore... N'est-ce point là, Bou Zaréa, signe de ta protection ? de ta vertu, de tes bienfaits ?... Alors, je te salue, ô Bou Zaréa ! père des semences, symbole d'opulence et d'abondance, et je te demande pour cette École qui, désormais, fièrement porte ton nom, de lui assurer à jamais ta protection, de lui inculquer ta vertu, de la combler de tes bienfaits...

Que soit toujours plus bruissante, plus féconde, plus généreuse, notre École, sous ton égide, ô Bou Zaréa !

Aimé DUPUY.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----------|
| Préface, par M. le Recteur Pierre Martino | 7 |
| I. — HISTOIRE DES ECOLES NORMALES D'INSTITUTEURS D'ALGER, par Aimé Dupuy | |
| Chapitre I. — Des ombres dans le Parc de Galland | 11 |
| Chapitre II. — De Mustapha à Bouzaréa et l'« occupation restreinte ». | 23 |
| Chapitre III. — Bouzaréa s'organise — De l'Ecole Normale aux Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa | 33 |
| Chapitre IV. — L'Offrande au Pays. — Les Bouzaréens pendant la Grande Guerre | 47 |
| Chapitre V. — La Bouzaréa d'aujourd'hui | 53 |
| Appendice |74 |
| II. — TEMOIGNAGES | |
| Présentation, par Aimé Dupuy |77 |
| Un élève de 1866: B. Fatah, par L. Buret |81 |
| Souvenirs de Mustapha, par Marie Peytral | 85 |
| Au Cours Normal de 1888, par M. Soualah |87 |
| Du Cours Normal à l'Agrégation de Physique, par Ahmed Balloul | 92 |
| ...et au Musée du Luxembourg, par A. Mammeri | 94 |
| Les souvenirs de M. le Procureur Général, par Pierre Godin |96 |
| La journée d'un normalien vers 1900, par M. Dennoun |99 |

| | |
|--|------------|
| Souvenirs d'un « microbe » de 1906, par Alexis Chottin | 103 |
| Trois croquis, par L. Buret | 105 |
| A votre tour, M. l'Intendant, par Daniel Moulias | 110 |
| La parole est aux Chaïbs : | |
| 1896-1910, par M. Paul Bernard | 113 |
| 1910-1915, par M. Ch. ab der Halden | 118 |
| A l'Ecole Normale du Fin-Midi, par Ch. ab der Halden (Les Propos de M. Boneuil) | 122 |
| Souvenirs de guerre et d'après-guerre, par J. Guillemin | 126 |
| Achille Delassus, par A.-M. Biaggi | 130 |
| La Section Spéciale : | |
| De 1894 à 1896, par G.-C. Berdou | 132 |
| De 1897 à 1903, par F. Redon | 135 |
| Un Sectionnaire de 1899, par Prosper Ricard | 141 |
| De la Section au Palais-Bourbon, par Maurice Robert | 144 |
| ...et à l'école d'Abéché, par Paul Fabre | 146 |
| Vingt-cinq ans de Quatrième Année, par C. Disdet | 148 |
| Un apôtre : Jean Quilici, par G. Hardy | 152 |
| Notre école annexe, par P. Magnou | 154 |
| Bouzaréa et les études berbères, par André Basset | 156 |
| Samuel Biarnay, par Louis Brunot | 157 |
| Quelques anecdotes sur Biarnay, par J.-E. Rousset | 164 |
| Bouzaréa et les études arabes, par Georges Valat | 168 |
| Les Sectionnaires au service de la terre algérienne, par H. Truet | 173 |
| De Bouzaréa à Alger et vice-versa : | |
| Ou le « plaisant » (?) problème des transports, par C. Di Luccio. | 175 |
| Instituteurs et Administrateurs, par A. Lestrade-Carbonnel | 183 |
| Invocation à Bou Zaréa, par Aimé Dupuy | 185 |